

LUDOVIC PERRIN

Gainsbarre

LES SECRETS DE TOUTES SES CHANSONS 1971-1991



HORS } [COLLECTION

LES SECRETS
DE TOUTES
SES
CHANSONS



1971-1991


Gainsbarre

LES SECRETS DE TOUTES SES CHANSONS
1971-1991

HORS } [COLLECTION

Texte © 2012 Ludovic Perrin

Mise en pages © 2012 Carlton Books Limited

© Hors Collection, un département de  , 2012

ISBN 978-2-258-09413-0

Numéro d'éditeur 1225

Retrouvez-nous sur Internet : www.horscollection.com

Tous droits réservés. Ce livre est vendu à la condition de ne pas faire l'objet de reproduction ou de conservation dans une base de données, ni transmis sous quelque forme par quelque moyen que ce soit ou électronique, mécanique, par photocopie, ou enregistrement et ce sans l'accord préalable de l'éditeur.

Concept : Mathilde Pineau Valencienne

Chef de projet : Roland Hall

Maquette : Anita Ruddell

Couverture : Lucy Coley

Photos : Ben White

Production : Claire Halligan

Imprimé en Chine

LUDOVIC PERRIN

Gainsbarre

LES SECRETS DE TOUTES SES CHANSONS
1971-1991

HORS } [COLLECTION



SOMMAIRE



INTRODUCTION	6
HISTOIRE DE MELODY NELSON	8
VU DE L'EXTÉRIEUR	22
ROCK AROUND THE BUNKER	40
L'HOMME À TÊTE DE CHOU	54
AUX ARMES ET CÆTERA	74
MAUVAISES NOUVELLES DES ÉTOILES	92
LOVE ON THE BEAT	110
YOU'RE UNDER ARREST	124
EXTRAS	142
DISCOGRAPHIE	174
BIBLIOGRAPHIE	180
INDEX	184
CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES	188

L'ENFANCE DE MONSIEUR GAINSBARRE

Alors qu'il sortait d'un studio d'enregistrement, en compagnie d'une jeune chanteuse en vogue, Serge Gainsbourg s'allongea au petit matin sur une de ces grandes artères au nord de Paris. « *Mais tu vas te faire écraser* », s'inquiéta la jeune chanteuse. « *T'inquiète pas, ils s'arrêteront car ils me reconnaîtront*. » Dans les années 1980, Serge Gainsbourg est en effet très célèbre. Et pour occuper ce qui est devenu un emploi à plein temps, la gestion de son image médiatique, il s'est créé un double. Cette marionnette qu'il agit par-devant lui, il l'a nommée « Gainsbarre ».

Gainsbarre est littéralement né dans une chanson, *Ecce homo*, qui date de 1981. Si le présent volume consacré à Gainsbarre débute dix ans plus tôt, c'est parce que Serge Gainsbourg pose déjà les bases de son personnage de légende. Il vient de connaître le succès avec une chanson scandaleuse, *Je t'aime... moi non plus*, et il se dit qu'il est temps de passer aux choses sérieuses. Et passer aux choses sérieuses pour lui, grâce au recul que son *Je t'aime...* à succès lui offre désormais, c'est recentrer tout le propos autour de sa personne. C'est se permettre des ruptures avec l'air du temps, et dans ces prises de risques artistiques d'imposer sa voix d'interprète. C'est ce que Serge Gainsbourg a fait avec l'album *Histoire de Melody Nelson*.


Sur le moment, ce fut un échec commercial. Mais cet échec fut une chance formidable pour le chanteur. Il lui a permis de rejoindre la caste privilégiée des génies incompris. Avec les 20 000 exemplaires écoulés de ce premier concept-album, Serge Gainsbourg devient le Van Gogh de la chanson. Être ignoré de la sorte l'aide à se refaire une virginité après une décennie à écrire pour tout et n'importe quoi dans la chanson de variétés. Cela lui permet de tourner le dos à ses débuts dont il détestait tant la voix. C'est sur ce Gainsbourg-ci, celui de *Histoire de Melody Nelson*, mais aussi de *L'Homme à tête de chou*, que s'appuie aujourd'hui toute la force de vente du chanteur.



SERGE GAINSBOURG
EN 1986.

De Gainsbarre, on retient une poignée de gestes : le billet de 500 francs brûlé à la télévision, les avances frontales à Whitney Houston et autres facéties lâchées en direct après une longue maturation de l'acte. Car provoquer est le moyen de dire l'essentiel, prétendait le chanteur. Jusqu'à la fin, dans sa retraite en Bourgogne, à Vézelay, il s'accrochait à cette sentence. Provoquer, toujours : une geste artistique, esquissée durant l'enfance, puis formulée en chansons, avec l'aide d'un double maléfique dès *Docteur Jekyll et Mister Hyde* (1966) ; provocation assortie d'une garde-robe et d'une philosophie proprement dandy. Ce sont ces jeans, ces chaussons de danse Repetto, cette barbe de trois jours et cette coiffure savamment négligée qui ont donné les atours sinon d'une légende du moins d'une star unique en son genre. C'est rare dans la chanson française : un art qui supporte mal cette distance orchestrée

entre un artiste et son public. Serge Gainsbourg s'est toute sa vie vu en saint Sébastien. Les flèches furent au début de vraies pointes assassines, qui sont devenues avec le temps les indications d'un chemin à suivre. On pointait Serge Gainsbourg comme un modèle, une fierté de la culture française, dont chaque saillie, chaque fois plus choquante, était curieusement admise. Serge Gainsbourg faisait partie du paysage. Enfin. L'accumulation de ses provocations passées avait atteint son but, celui des timides, des complexés, des introvertis : établir le dialogue. Et cet interlocuteur désiré, c'était tout un peuple.



HISTOIRE DE MELODY NELSON

Paru le 24 mars 1971

MELODY

BALLADE DE MELODY NELSON

VALSE DE MELODY

AH ! MELODY

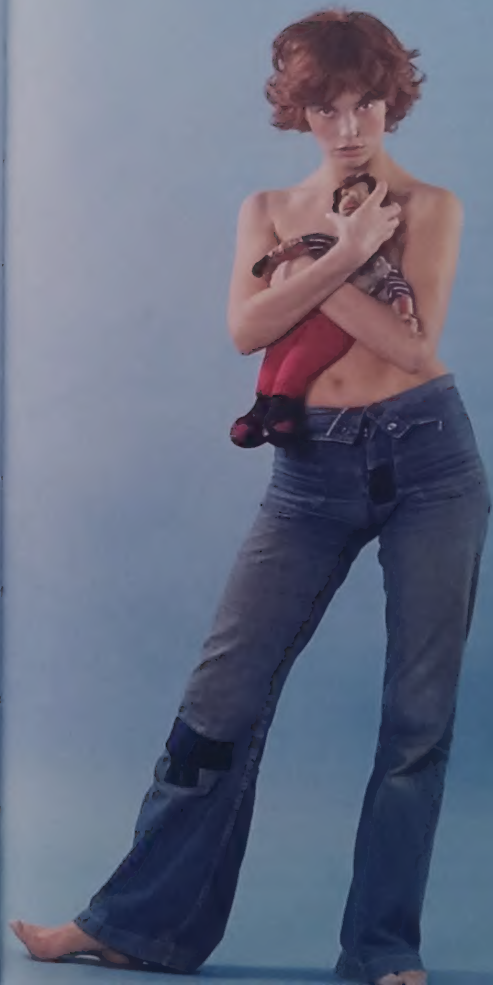
L'HÔTEL PARTICULIER

EN MELODY

CARGO CULTE

JANVIER 1971 :
SERGE GAINSBURG,
OU LE DANDYSME
À LA FRANÇAISE.

HISTOIRE DE MELODY
NELSON : JANE BIRKIN
AVEC SON SINGE EN
PELUCHE MUNKEY,
QUE SON ONCLE
MIKE AVAIT GAGNÉ
À UNE LOTERIE DANS
UN PUB ET QU'IL LUI
AVAIT OFFERT.



MELODY

732

Après le succès de *Je t'aime... moi non plus*, Serge Gainsbourg l'avoue : il est temps de passer aux choses sérieuses. Et les choses sérieuses, c'est un concept-album comme la pop en délire alors, de *Sgt. Pepper's* (Beatles) à *La Mort d'Onon* (Gérard Manset) en passant par le double album *Amour Anarchie* de Léo Ferré. Les choses sérieuses, c'est de s'imposer à part entière comme interprète, de ne plus se disperser dans les œuvres de commande. En 1970, Serge Gainsbourg s'attèle donc à un projet d'envergure : *Histoire de Melody Nelson*. Mais quand il en parle avec Jean-Claude Vannier, il n'a que le titre. « *As-tu des musiques dans tes tiroirs ?* » lui demande-t-il. Et comme Serge Gainsbourg parlait très bas, le musicien, avec lequel il travaille depuis fin 1969, comprend : « des choses méritoires ». Jean-Claude Vannier va entraîner Serge Gainsbourg dans une des œuvres les plus aventureuses qui soient, mélange de rock progressif et de mélodies majestueuses de cordes arabisantes. Première étape du projet : du 21 au 23 avril 1970, ils posent, au studio Marble Arch de Londres, les schémas rythmiques des sept morceaux du disque, des batteries, basses, guitares, voués à être utilisés comme des patterns modulables. Car pour l'instant, ils n'ont aucune idée de ce qui va suivre, pas plus qu'ils n'ont de modèles. Ils n'ont qu'un titre auquel ils s'accrochent : *Melody Nelson*. Ils pensent en faire un personnage sur le modèle de la bande dessinée *Bécassine*, dont on suivrait les aventures successives (*Bécassine à la plage*, *Bécassine fait du vélo*, etc.).

Retour à Paris. Jean-Claude Vannier demande aux époux Gonet, régisseurs de cordes, de lui fournir un orchestre. Une trentaine de cordes de l'Opéra de Paris débarquent en mai 1970 au studio des Dames. Serge Gainsbourg repart avec le play-back orchestre. Maintenant, les textes. Dans un petit livre intitulé *Serge Gainsbourg : chansons cruelles* que le chanteur a offert à Jane Birkin, il a couché une dédicace : « *Il manque ici la chanson de Malory ainsi que la chanson de Mélodie (sic) Nelson.* » Malory, c'est le deuxième prénom de Jane Birkin. Serge Gainsbourg a vu ses films d'enfance en super-huit, la montrant à la plage, cheveux courts, puis en socquettes blanches. Il est fasciné par ce trouble androgyne qu'il superpose à l'image de la femme adulte. Deux autres sources d'inspiration complètent le personnage de Melody Nelson : le long poème funèbre se situant à la fin du roman *Lolita* et le poème *Les Conquérants* de José Maria de Heredia, notamment pour sa construction en sonnet.

Dix mois passent pendant lesquels Serge Gainsbourg s'épuise à écrire les textes. Finalement, en janvier 1971, les voix peuvent être posées au studio des Dames. C'est beau. Tout le monde en est convaincu. Et cette silhouette de Jane Birkin aux cheveux courts avec son orteil de pied droit relevé... Pourtant, sur le moment, ce sera un échec commercial.

On peut se demander pourquoi l'auteur a tenu à choisir sa compagne pour la pochette de ce qui doit l'imposer comme interprète. Bien entendu, il s'agit de l'héroïne du disque, mais c'est aussi qu'en 1970 Jane Birkin capte plus l'attention du public que Serge Gainsbourg. Il est en passe de devenir Monsieur Birkin. Cela l'angoisse, de même qu'il jalouse le talent orchestral du précédent mari de Jane Birkin, John Barry. Impossible d'écouter un disque de John Barry devant lui...

Avec *Histoire de Melody Nelson*, Serge Gainsbourg se met donc à la grande musique. Il compose une symphonie rock, présente dès l'ouverture du disque : *Melody*. On y suit le narrateur, réplique à la quarantaine bien sonnée du véritable héros de *Lolita*, Humbert Humbert, dans une déambulation en Rolls. Il s'agit d'une Silver Ghost de 1910. C'est l'autre personnage du disque. Dans la vraie vie, Serge Gainsbourg s'est acheté une Rolls-Royce Phantom de 1928 avec le cachet d'un film qu'il vient de tourner en Yougoslavie, *Le Traître*. Lui qui n'a pas son permis (« *Vous ne pouvez boire et conduire, il faut choisir* ») trouve très amusant de se payer ce symbole du luxe avec l'argent du communisme... Il gardera cette voiture dix ans. Et après avoir remonté une fois la rue du Faubourg-Saint-Honoré et s'être laissé conduire à une fête chez les Rothschild, il la rangera dans un garage, où il se rendra à l'occasion pour y fumer une cigarette. Sa voiture est devenue un fumoir. À sa revente, il gardera le bouchon en argent du radiateur, Spirit of Ecstasy, princesse des ténèbres.

C'est la Silver Ghost qui provoque la rencontre avec Melody Nelson : le véhicule percute le vélo de la jeune adolescente. Beat minimal de grosse caisse-charleston fermé-caisse claire, basse au médiateur et guitare saturée. Puis, solo de guitare d'Alan Parker sur une note, et là Serge Gainsbourg a l'idée d'une roue de vélo qui tourne dans le vide. Serge Gainsbourg s'avance vers Melody Nelson. Il lui demande son nom. Elle lui répond. 7 minutes 32 se sont écoulées : ce sont parmi les plus belles de l'œuvre de Gainsbourg.



SERGE ET JANE
AVEC LE
PHOTOGRAPHE TONY
FRANK, DANS SON
STUDIO, EN 1971,
POUR LA POCHETTE
D'HISTOIRE DE
MELODY NELSON.
JUSTE AVANT, POUR
S'AMUSER, SERGE
AVAIT ENFILÉ LA
PERRUQUE DE JANE.

BALLADE DE MELODY NELSON

2'02

Musique de Jean-Claude Vannier.

Jane Birkin l'avoue volontiers : l'« *aimable petite conne* » chantée par Serge Gainsbourg l'a légèrement vexée sur le moment¹. Elle se plie cependant à ce qui constitue l'unique véritable duo de l'album *Histoire de Melody Nelson*, dévoilant une Jane Birkin aux cheveux courts (une perruque) et de grosses taches de rousseur orange. Petite conne ? Jean-Claude Vannier : « *C'est une fantaisie de Serge, qui se vivait vieux à 40 ans. Il jouait les grands-pères.* » Emmenée par une guitare en arpèges mêlée à une basse jouée au médiateur, *Ballade de Melody Nelson* est devenu le tube de l'album, présent sur toutes les compilations. Un classique qui doit aussi à sa partie de cordes auquel le chanteur américain Beck rendra hommage en 2002 avec l'album *Sea changes*, le même Beck qui produira le troisième album de Charlotte Gainsbourg, *IRM*, en 2009. Pour l'instant, Charlotte est dans le ventre de sa maman (d'où l'idée du singe en peluche Monkey pour dissimuler la grossesse sur la pochette de l'album). Mais on sait à quel point les enfants perçoivent les sons extérieurs durant leur vie prénatale. Charlotte Gainsbourg est donc l'une des premières personnes à suivre chaque étape de ce qui est aujourd'hui largement reconnu comme un chef-d'œuvre.

Mais lorsqu'il sort, en mars 1971, l'album est un échec : 20 000 ventes. Le rêve de Serge Gainsbourg que ses chansons puissent être reprises par Richard Anthony s'enfuit. Jane Birkin : « *C'est ironique qu'il ait fallu tant de temps pour que l'album devienne une référence. Sur le moment, nous étions pourtant très enthousiastes. Mon frère Andrew avait cavalcé dans tout Londres pour le faire écouter aux disc-jockeys. Ça n'a pas pris. Pourtant, ça nous semblait évident...* Depuis, les Anglais y sont revenus. Gainsbourg est devenu respectable. À sa mort, je me souviens du spectacle qu'on avait voulu monter au Savoy Theatre. J'avais dû affronter les journalistes qui me demandaient si Serge Gainsbourg était juste un clown qui pinçait les fesses de Whitney Houston². » En 2006, l'album a été joué dans son intégralité à Londres (au Barbican Centre) sous la baguette de Jean-Claude Vannier, auquel l'album doit beaucoup.

¹ L'*Histoire de Melody Nelson*, film documentaire produit par Universal pour les 40 ans de l'album.

² Entretien avec l'auteur, pour le magazine *Citizen K*, mars 2004.

VALE DE MELODY

1'31

En 1970, Serge Gainsbourg dépose pour une commande publicitaire de la marque Martini une dizaine de titres composés ou adaptés de ses succès (on y trouve une relecture de *Sous le soleil exactement*). L'un d'eux, composé avec Jean-Claude Vannier, deviendra *La Valse de Melody*. Sa phrase clé disant que si le soleil est rare, le bonheur ne l'est pas moins s'y trouve déjà. Cette phrase, Serge Gainsbourg la traîne depuis longtemps. Jane Birkin en conserve même la trace sur un poème qui lui fut adressé. Effectivement, il eût été dommage qu'elle restât dans une publicité pour apéritif. C'est l'une des plus belles de l'album *Histoire de Melody Nelson*, pour lequel Serge Gainsbourg a sué sang et eau pour l'écriture des textes. Durant ces dix mois, parfois le jour (soleil) se levait, et Serge Gainsbourg n'avait écrit que deux mots, rappelait Jean-Claude Vannier dans le film documentaire qui paraît à l'automne 2011 pour les 40 ans de l'album *Histoire de Melody Nelson*¹. *La Valse de Melody* ne compte aucune base rythmique, seulement une guitare discrète en arrière-plan d'un orchestre à cordes de trente musiciens de l'Opéra de Paris. C'est une valse. Serge Gainsbourg, dont les budgets d'album étaient parfois limités, s'offre avec son premier concept-album ses premières séances dispendieuses. Car un orchestre à cordes... et c'était tout le budget d'un album qui doublait. Mais comme le soulignait Jean-Claude Vannier dans *L'Histoire de Melody Nelson*, à l'époque, le succès des uns servait à financer les prises de risques des autres.

¹ L'*Histoire de Melody Nelson*, Universal.

AH ! MELODY

1'46

Musique de Jean-Claude Vannier

Une mélodie de Jean-Claude Vannier — avec son cor anglais, on y entend tout d'une enfance retrouvée. Ce que Serge Gainsbourg dit n'avoir pas quitté. Interviewé à la sortie de *Histoire de Melody Nelson* par Denise Glaser, celui qu'on prend pour un cynique rappelle qu'il n'a jamais cessé d'être un romantique. Et dans son romantisme à lui réside une grande part d'enfance. D'ailleurs, l'album *Histoire de Melody Nelson* aurait dû comprendre d'autres « hue », « ho » et « à dada » comme on en trouve dans cette chanson. Lors des premières séances de travail avec Jean-Claude Vannier, il était question de faire un album façon *Bécassine*, décliné en *Bécassine à la plage*, *Bécassine fait du vélo*, etc. Et aux films d'enfance de Jane Birkin que Serge Gainsbourg a découverts pendant la préparation de l'album, il a superposé leur vie présente avec Kate et son éléphant Babar tout vert en peluche. En 2011, un inédit est exhumé par la maison de disques Universal : *Melody lit Babar*. Mais finalement, les « hue, hue et ho » de *Ah ! Melody* suffiront dans le registre enfantin.

L'HÔTEL PARTICULIER

4'06

Deux versions diffèrent sur le lieu qui aurait inspiré la chanson. Selon Jean-Claude Vannier, l'« hôtel particulier » serait un « bordel » où un célèbre directeur des programmes de la station radio Europe N° 1 emmena Jean-Claude Vannier et Serge Gainsbourg à l'époque de *La fille qui fait tchic ti tchic* donnée en octobre 1969 à Michèle Mercier, l'objet de fantasmes de la série TV *Angélique marquise des anges*. Jean-Claude Vannier ne le nomme pas, mais on sait qu'il s'agit de L'Étoile de Kléber, près de la place de l'Étoile, un endroit feutré, idéal pour prendre un verre, avec la possibilité de monter avec une hôtesse. Tout y est, les « bronzes baroques », les « anges dorés », les « Nègres portant des flambeaux ». Pour Jane Birkin, en revanche, il s'agit du décor de L'Hôtel. Situé rue des Beaux-Arts, c'est un hôtel de luxe où Serge Gainsbourg et sa compagne ont logé durant une année. Ils ont occupé la chambre au troisième étage où mourut Oscar Wilde — Jane Birkin se souvient d'une pièce au style rococo —, en attendant l'achèvement des travaux de ce

qui deviendra, au 5 bis de la rue de Verneuil, « l'hôtel particulier » de Serge Gainsbourg. Le chanteur l'a acheté en janvier 1968. Devant quitter sa chambre d'étudiant à la Cité internationale des arts, il cherchait une maison. Son père a repéré cette ancienne boutique. Lorsque Serge Gainsbourg est venu la visiter, il était avec Brigitte Bardot. En la voyant arriver, l'agent immobilier a stoppé toutes les autres propositions. C'est vendu !

Au-dessus de cette ancienne boutique, un alignement de soupentes permet d'imaginer un aménagement. Serge Gainsbourg fait appel à la décoratrice très chic Andrée Higgins. On dessine un escalier, qui réunit les deux niveaux sur 120 mètres carrés : au rez-de-chaussée, un salon de musique, une cuisine, à l'étage, une chambre, une salle de bains ornée d'un lustre disproportionné par rapport à la taille minuscule de la pièce et une chambre de poupées — du temps de Jane Birkin, une pièce contiguë à l'hôtel est louée pour les deux filles, Kate Barry et Charlotte Gainsbourg. C'est là, dans la cour à graviers de l'hôtel particulier, que le photographe Tony Frank a réalisé la photo de pochette intérieure de l'album *Histoire de Melody Nelson*. Serge Gainsbourg est adossé à un mur de briques rouges.

Pour la décoration, Serge Gainsbourg a plongé dans ses souvenirs. Vingt ans plus tôt, il avait logé, tout près d'ici, rue de l'Université, chez Dali ! Un jour, le peintre s'est présenté. Après avoir offert du champagne, il a ouvert une pièce tapissée d'astrakan du sol au plafond. Et Lucien / Serge Gainsbourg a eu une *bonne nuit*. Le lendemain, le peintre a demandé à Gainsbourg de lui montrer son appartement. C'est d'ailleurs dans cette petite cuisine en longueur qu'il prenait tous ses repas, souvent seul, sur une petite chaise de jardin en fer. À sa mort, tout était en l'état, la bouteille de vieux bordeaux entamée, le service à cocktail sur un plateau près d'un tube de cachets, les tranquillisants qu'il avalait à raison de six par jour, les lunettes et le *canapé*. *Le lendemain*, Gainsbourg a demandé à son agent immobilier de lui montrer l'hôtel où les deux filles, Kate Barry et Charlotte Gainsbourg, ont logé pendant l'été 1968. C'est là qu'il a écrit *Ah ! Melody*.

EN MELODY

3'25

Musique de Jean-Claude Vannier et Serge Gainsbourg.

À Dubrovnik, où Andrew Birkin a rejoint sa petite sœur Jane qui tourne deux navets dans l'ancien bloc de l'Est, il s'est amusé à enregistrer l'imitation qu'elle fait d'un rire de chèvre. C'est une petite cassette, qu'il fait écouter à Serge. Au moment d'enregistrer *En Melody*, instrumental plaqué sur les modules basse-guitare-batterie préalablement enregistrés à Londres, Serge Gainsbourg s'en souvient et demande la cassette. Au studio des Dames, à Paris, l'ingénieur du son Jean-Claude Charvier cale la bande : quel effet ! C'est d'un érotisme troublant. Mais la chanson n'est qu'un reflet de la vie que s'inventent alors Jane Birkin et Serge Gainsbourg. « *Si on les voit toujours ensemble sur les photos d'époque, c'est qu'ils ne se quittaient jamais* », se remémore le photographe de la pochette de *Histoire de Melody Nelson*, Tony Frank¹. Depuis 1968 en effet, Serge Gainsbourg et Jane Birkin ne passent pas un jour l'un sans l'autre. Même les tournages, ils les imposent ensemble, comme ces quatre mois passés en Yougoslavie pour enchaîner ces deux nanars d'Abraham Polonsky et Milutin Kosovac, *Le Roman d'un voleur de chevaux* et *Le Traître*, avant de partir aux États-Unis tourner *Cannabis*, de Pierre Koralnik. Ils ont leurs jeux, qui semblent très amusants. Jane Birkin dit aujourd'hui qu'elle sortait du couvent. « *Je voulais tout savoir et lui voulait tout me montrer.* » On ne saurait mieux dire.

CARGO CULT

7'37

Une des seules chansons dont Serge Gainsbourg disait se souvenir par cœur : c'est le long texte qui conclut l'album *Histoire de Melody Nelson* dans un grand chœur de symphonie rock. Pour ce morceau, il s'est inspiré d'un film, *Mondo Cane*. On y découvre une religion que pratiquent les Papous de Nouvelle-Guinée. Ils cultivent un culte pour les avions, qu'ils prennent pour des dieux. Ils fabriquent des leurres, répliques en bois, pour attirer ces oiseaux de fer vénérés. Une fois l'avion tombé, ils tourment et dansent autour de sa carcasse. C'est le « cargo culte ». Serge Gainsbourg, fasciné, reprend le schéma rythmique de l'ouverture de l'album, soit *Melody*, un long morceau qui lui fait écho avec ses 7 minutes 37. Et là, Jean-Claude Vannier pense à une chorale (Les Jeunesses musicales de France). C'est le bouquet final, ces chants sur une trentaine de cordes en note tenue, doublées d'une guitare en larsen avant que la dernière note ne tombe sur une timbale. À ce stade de l'histoire, on ne sait plus très bien où on en est. Car une des particularités de l'album *Histoire de Melody Nelson*, c'est d'être totalement dépourvu de cohérence sur le plan du récit. Comme le personnage, d'ailleurs. Melody Nelson, on l'a découverte au début dans une zone non identifiée. Là, elle prend un avion apparemment en Nouvelle-Guinée qui doit la ramener à Sunderland, dans le Nord de l'Angleterre, sa région d'origine, qui est aussi celle de Jane Birkin. Serge Gainsbourg a fait comme les histoires qu'on se raconte enfant. Un personnage peut se trouver à un endroit du globe à un moment donné et la seconde d'après à l'autre extrémité, tout comme une adolescente de 15 ans peut à la fois jouer à la poupee, faire du cheval à bascule et faire l'amour. Cela n'a jamais gêné personne. C'est même la poésie du disque. *Cargo culte*, c'est le moment où Melody Nelson meurt dans un 707. Elle n'arrivera jamais à Sunderland.

¹ Film documentaire *L'Histoire de Melody Nelson*, coffret *Histoire de Melody Nelson*, Universal 2011.



VU DE L'EXTÉRIEUR

Éditions du 16, rue Soufflot - 75002

JE SUIS VENU TE DIRE QUE JE M'EN VAIS

VU DE L'EXTÉRIEUR

PANPAN CUCUL

PAR HASARD ET PAS RASÉ

DES VENTS DES PETS ET DES POUMS

TITI CACA

PAMELA POPO

LA POUPÉE QUI FAIT

L'HIPPODAME

SENSUELLE ET SANS SUITE

LES PAPIERS QUI COLLENT AUX BONBONS

SERGE GAINSBORG
EN VACANCES DANS
LE KENT, 1971



1980 11月号
WILLIAMS
MAN 11月号
KAWAII
X 100mm

PANPAN CUCUL

2'42

A nouveau, sur *Vu de l'extérieur*, une chanson à la *Comic Strip* pleine d'onomatopées tout droit sorties d'une bande dessinée. *Panpan cucul*, dont les play-backs orchestres sont, comme le reste de l'album, enregistrés du 26 au 28 mars 1973 au studio Phonogram, à Londres, eut d'abord pour titre de travail *Comme un diamant*. Mais au moment de poser les voix, en mai puis en septembre 1973, au studio des Dames, à Paris, la chanson devient *Pan-pan cu-cu!*, orthographiée comme tel. Serge Gainsbourg, qui n'avait pas son permis de conduire, mais qui ne faisait pas pour autant confiance à la conduite d'autrui, de sorte qu'il suivait Jane Birkin en taxi lorsqu'ils devaient se rendre en Normandie, fait une chanson sur un voyage en tape-cul. Chez Serge Gainsbourg, la chanson a bien évidemment une connotation autre. On l'entend dans les « aïe », « ouille » et autres coups de klaxons, mais surtout dans l'image du tas de ferraille qui fait « teuf-teuf ». À propos de Serge Gainsbourg, Jean-Claude Vannier, l'arrangeur de *Histoire de Melody Nelson*, rappelait qu'à 40 ans il se vivait comme un vieux. Là, il a 45 ans. C'est pire. D'ailleurs, certaines chansons de *Vu de l'extérieur* préfigurent (de loin, mais tout de même) le virage salace que pourra prendre Serge Gainsbourg dans ses pires phases gainsbarriennes. Autre exemple des jeux de panpans cuculs auquel s'adonnait le pygmalion : dans le numéro 131 du magazine *Lui* (décembre 1974), Serge Gainsbourg mime la fessée à sa compagne Jane Birkin. Une série comme l'époque ne le permettrait plus...

PAR HASARD ET PAS RASÉ

2'27

C'est une chanson que l'on a entendue à la télévision lors de la promotion de l'album *Vu de l'extérieur* — un disque qui ne sera pas une grosse vente (20 000 ventes). Pas rasé ? Avec Jane Birkin, Serge Gainsbourg s'est trouvé son look. Elle préfère les hommes qu'on a envie de protéger... C'est ainsi qu'il se présente depuis leur rencontre, cheveux mi-longs et barbe de trois jours. La chanson *Par hasard et pas rasé* naît d'un jeu d'allitérations un peu... paresseux. Mais elle est portée par une jolie mélodie de guitares en arpège. Elle est enregistrée comme le reste de l'album à Londres sous la direction musicale du claviériste Alan Hawkshaw. La chanson suit les errances d'un homme qui tombe par hasard sur un para(chutiste) en se rendant par surprise chez sa petite amie. Ainsi dissipe-t-il son chagrin et son humiliation. Dans le deuxième couplet, un vers fait allusion au conte de Grimm *La Petite Table, l'âne et le bâton*, lorsque le narrateur enjambe les tombes des cimetières. Les contes des Grimm sont le premier émoi littéraire de Serge Gainsbourg. Celui-ci raconte l'histoire d'un tailleur et de ses trois fils qu'une chèvre doit nourrir de son lait. Par un jeu d'intrigue, elle parvient à diviser la fratrie, suscitant des erreurs de jugement chez le père vivace de ses enfants qui s'en trouvent rejetés : ils doivent l'emmener brouter, la chèvre se dit repue, mais à chaque retour à la maison, elle jure avoir le ventre vide. Répudiés, les enfants devront des lors errer longtemps avant de retrouver l'estime de leur père

DES VENTS DES PETS ET DES POUMS

2'55

Toute sa vie durant, Serge Gainsbourg a été tiraillé entre l'idée qu'il se faisait du grand art et la culture marchande. La chanson ? « *De l'art mineur pour des mineures* », cela ne demande pas d'initiation. En septembre 1973, se remettant d'un infarctus subi au printemps pendant l'enregistrement des bases musicales de l'album *Vu de l'extérieur*, Serge Gainsbourg semble taraulé par l'idée de ce qui reste une fois que le corps a été dévoré par les vers. La postérité ? « *Je la fucke. Qu'est-ce qu'elle a fait pour moi ?* », interroge-t-il. Et Serge Gainsbourg, plutôt que de penser qu'il fait de la merde, va la chanter, et avec une grande constance à partir de *Vu de l'extérieur*. Ainsi, *Des vents des pets et des pous*, qui clôt la face A de l'album *Vu de l'extérieur*. Il se pourrait, d'après le témoignage de proches, que cette fascination lui vienne de sa rencontre avec Michel Simon. L'acteur-monument était un grand adepte du genre scato, se régaland de ces histoires de maisons closes où le client passe littéralement à la casserole — il mange les excréments (cuisinés) des prostituées... Interviewé dans les années 1980 par le journaliste Bayon sur la question du plus abject, Serge Gainsbourg répond : « *Dans un bistrot, avec des chiottes à la turque, il n'y avait pas de papier, et puis j'ai fait des virgules sur les murs. Et c'était moi !* » C'est-à-dire que Gainsbourg découvre là qu'il peut écrire avec sa merde. Comme le personnage d'Evguénie Sokolov, ce peintre pétomane qui fait fortune avec ses pets ?

AVEC LEUR FILLE
CHARLOTTE DANS LE
SALON DE LA RUE DE
VERNEUIL, EN 1973.



TITI CACA

2'57

« Titicaca », et non pas « pipi-caca ». Le Titicaca est le plus grand lac de montagne d'Amérique du Sud, que traverse la Bolivie et le Pérou. Serge Gainsbourg ne pouvait résister dans son album tournant autour d'interrogations métaphysico-scato à s'en amuser. Et les rimes sont à l'avenant, jouant de la syllabe finale des dieux incas et du nom du célèbre lac. Partant de là, Serge Gainsbourg dresse le portrait d'une Gorgone méduse, proche de celle représentée par Le Caravage avec ses crapauds et ses serpents vomis. Et la chute, faussement mêlée de javanais (placer une syllabe en « v » entre deux syllabes), rappelle un aphorisme maison de Serge Gainsbourg : « *Prendre les femmes pour ce qu'elles ne sont pas / Et les laisser pour ce qu'elles sont* ».

PAMELA POPO

2015

La chanson s'est d'abord intitulée *Dans les nuages et la musique*. Porté par le clavier d'Alan Hawkshaw, la basse de Dave Richmond et la guitare d'Alan Parker, *Pamela popo* est un blues-rock mid-tempo, genre peu exploré dans le répertoire gainsbourgien. Dans cette ambiance lascive à la Stones période Mick Taylor, il s'agit d'un personnage de strip-teaseuse noire croisée dans une boîte de Soho. À noter que la chanson cite Edgar Allan Poe, un des auteurs de chevet de Serge Gainsbourg, qui reviendra à sept reprises dans son œuvre, de *La Bise aux hippies* (1967) à *White and Black Blues* (1990). On reste ici dans le registre scatologique de *Vu de l'extérieur*, le « popo » complétant l'axe symétrique du « pipi ». Un genre qui permet à Serge Gainsbourg d'être unique dans le paysage musical français de l'époque, concé entre Claude François (*Chanson populaire*) et Dalida, en duo avec Alain Delon (*Paroles, paroles*).

LA POUPÉE QUI FAIT

2017

Le 22 avril 1971, en pleine promotion de l'album *Histoire de Melody Nelson*, Serge Gainsbourg perd son père. C'est un drame — impression d'avoir raté un ami, confiera le chanteur. Heureusement, cette mauvaise nouvelle (des étoiles) est contrebalancée trois mois plus tard par une très bonne : la naissance de son fils aîné, Paul. *Le petit appartement de Jane* est papa pour la troisième fois — après Natacha en 1964 et Paul en 1968, ses deux premiers enfants d'avec sa seconde épouse, Françoise-Antoinette Pancrazi. Charlotte Gainsbourg naît dans une clinique privée à Londres. Serge Gainsbourg a attendu toute la nuit avec Andrew Birkin, à s'enivrer dans un bar en face. Puis, à 2 heures du matin, il a pu enfin la voir. « Après ça, je suis rentré dans le petit appartement de Jane, du côté de Chelsea. C'était en pleine nuit. Plus un autobus, plus un taxi. Je suis parti à pied et il a commencé à pleuvoir. J'ai dû marcher deux heures, j'ai traversé tout Londres. L'amour n'a eu lieu que quelques jours plus tard. Je me souviens que j'ai touché le bonheur du doigt ». En 1972, Charlotte Gainsbourg, le fils aîné de Serge Gainsbourg, a 2 ans. Son père lui a écrit une chanson, se référant à l'une des chansons qu'il aime plus, celle de Dalida, *Il pleure dans une poussette* de son, 1965, en fait un titre posthumour. L'album *Histoire de Melody Nelson* y renvoie une cinquantaine d'autres chansons. Les poupées ont fait non succès de Michel Polnareff en 1968, même succès de Gainsbourg n'est pas du tout. Le chanteur, même de chansons pop, est une source infinie d'émotionnement. Il est un grand amoureux de la chanson, ne marchait pas dans la lumière. Dans l'air.

L'HIPPOPODAME

144

L'« hippopodame » est un néologisme contractant le mot « hippopotame » (animal amphibique) avec celui de « dame » (qui fait « popo » ?). On le sait aujourd'hui : la chanson a été écrite pour Lise Lévitzy. En 1968, Serge Gainsbourg a recroisé sa première épouse, amour de jeunesse connue sur les bancs de l'Académie Montmartre, sur le pont Louis-Philippe, reliant la rive droite à la rive gauche. Depuis lors, une nouvelle relation est née, clandestine. Mais celle qu'il a connue maigre est devenue gironde. D'un Bernard Buffet, elle est désormais plus proche d'un Rubbens. En 1986, dans son film *Charlotte for Ever*, Serge Gainsbourg engagera l'actrice Anne Zamberlan, future muse de l'enseigne Virgin Mégastore, pour incarner « l'hippopodame ». Retour de la principale intéressée sur cette histoire tenue secrète jusqu'à la mort du chanteur : « *Finalelement, il s'agit d'un canular à toute la société : la star du sex chic et branché, l'idole des jeunes de la minceur et de la mineure, a eu sa liaison la plus longue avec un corps vieillissant comme n'importe quel autre, avec une femme devenue maousse¹.* » Même si c'est sa jeunesse à lui qu'elle renferme dans ses plis...

¹ *Globe*, 1993.

SENSUELLE ET SANS SUITE

3'04

Dernière chanson de l'album *Vu de l'extérieur, Sensuelle et sans suite*, que l'on pourrait mettre en vis-à-vis de la chanson *Par hasard et pas rasé* dans sa construction toute en assonances, a d'abord eu pour titre de travail *Lorsque tout est foutu*. Six ans après *Comic Strip*, Serge Gainsbourg se place à nouveau dans un emploi d'onomatopées de « crac » et « pschitt ». Le thème de la chanson est tout entier contenu dans le titre, qui est comme un mode d'emploi de l'amant cambrioleur qui met moins de temps à s'enfuir qu'à reboutonner son pantalon... La chanson pose les bases du coureur vaniteux et blasé. Ce qui sauve cependant le titre, outre son enchaînement harmonique entêtant au piano, c'est le ton désinvolte et amusé du chanteur. En 1973, Serge Gainsbourg n'a pas encore complètement opéré la transformation Gainsbarre. Il est capable d'autodérision. Sur le thème des sens, une autre chanson à (re)découvrir datant peu ou prou de la même période : *Le Sixième Sens*, écrite en 1970 pour Juliette Gréco

LES PAPIERS QUI COLLENT AUX BONBONS

Aujourd'hui, le titre serait resté sur l'album. Mais, au temps du vinyle, son format limite imposait de faire des choix dans les chansons. Présent sur la première mouture de l'album *Vu de l'extérieur*, *Les papiers qui collent aux bonbons* est finalement écarté, et remplacé par les chansons *Panpan cucul* et *Pamela popo* sur la version commercialisée qui sort le 16 novembre 1973. Le titre, reste inédit, a été exhumé depuis. Il figure désormais dans l'intégrale du chanteur. Mais l'expression « les papiers qui collent aux bonbons » revendra à plusieurs reprises chez Serge Gainsbourg, dans le texte de *Cut-reaction* (1980) écrit pour le groupe Toubib et dans le scénario du film *Charlotte for Ever* (1986) : « Je te prends pour ce que tu es... Un petit sucre d'orge à la framboise qui commence à m'coller aux bonbons' ». »

MAI 1972, DANS
LE SALON DE LA
RUE DE VERNEUIL.
SERGE S'APPRÊTE
À ÉCRIRE LE PREMIER
ALBUM DE JANE,
DI DOU DAH.

Serge Gainsbourg, *L'intégrale et caetera*, édition établie par Yves-Ferdinand Bouvier et Serge Vincendet, éditions Bartillat, 2005





ROCK AROUND THE BUNKER

Paru le 8 janvier 1975

NAZI ROCK

TATA TEUTONNE

J'ENTENDS DES VOIX OFF

EVA

SMOKE GETS IN YOUR EYES

ZIG ZIG AVEC TOI

EST-CE EST-CE SI BON ?

YELLOW STAR

ROCK AROUND THE BUNKER

SS IN URUGAY

SUR LE TOURNAGE DE *SÉRIEUX*
COMME LE PLAISIR, DEUXIÈME FILM
DU CRITIQUE DE CINÉMA ET AMI
ROBERT BENAYOUN, OCTOBRE 1974.

ROCK AROUND THE BUNKER (33-TOURS)

Après la mort de son père, Serge Gainsbourg s'attèle à la tâche de faire connaître son père. Nicknamed *the bunker*, c'est lui qui a écrit les plus belles lettres de son père, mais aussi un des plus personnels. C'est aussi lui qui a découvert Lucien Sereau Gainsbourg, c'est l'enfant caché dans la chambre 14, qui porte l'étoile jaune et dont un oncle (un frère de sa mère) a été tué, déporté à Auschwitz. Lucien Gainsbourg, c'est aussi celui de l'Avantgarde Montmartre. C'est celui aussi qui se fait virer de l'école à cause de l'antisémitisme d'un professeur. C'est enfin celui qui a été interné dans un centre pour enfants juifs rescapés de la Shoah, entre Maisons-Lafitte et Mesnil-le-Roi. C'est là que Serge apparaît pour la première fois dans sa biographie. Il est alors à Pludermacher, le directeur du centre, rescapé d'une rafle. C'est le fils du fondateur du Bund (parti socialiste juif, fondé en 1897).

« *bunker*, enregistre en une semaine à Londres sous la houlette d'Alan Hawkshaw, n'est pas un brûlot contre le nazisme et la société qui l'a fait naître et s'en est rendu complice. Et Serge Gainsbourg, c'est sous l'angle de la provocation hanter la Nuit des longs couteaux sur un boogie-woogie ? On commençait à dire laid et que sa mère ne reconnaît pas son fils, quand un déplacement à l'échelle du grotesque que l'échelle et l'opprobre vouls ségrégatifs appropriées et subjectives », explique le psychanalyste qui retourne la honte dans le regard de l'Autre par cet « *l'Autre* » dangereux, d'autant plus embarrassant qu'il est avec la loi (port de l'étoile jaune) »

L'IMAGE QUE
GAINSBURG
VOULAIT POUR
LA POCHETTE DE
ROCK AROUND
THE BUNKER.



NAZI ROCK

[illegible]

AOÛT 1972 AVEC
CHARLOTTE : VACANCES
FAMILIALES AU CHÂTEAU
VOLTERRA, DANS LE
GOLFE DE SAINT-TROPEZ

d'une credulite superbe. Je lui ai passe la main dans les cheveux, et il a dit : "Voilà, tu es une princesse!". » Voilà la mission que s'est assignée Serge Gainsbourg : sauver les hentières d'un passe qu'elles n'ont pas choisi, mais qu'elles continuent à devoir subir.

¹ Gilles Verlant, *Gainsbourg*, Albin Michel, 2000

TATA TEUTONNE

2 46

Deuxième titre de l'album *Rock around the bunker*, *Tata teutonne* vient, après *Nazi rock*, appuyer le propos : les nazis sont des tatas, des coquettes qui se pomponnent, bref des « pédales ». Insulte suprême (et vaguement potache) pour qui prétend à une vision hautement virile du surhomme... Le terme « teuton » désigne en langage argotique le peuple germanique. Serge Gainsbourg l'accole à l'expression « tata » qui veut dire « folle » en langage homosexuel. À partir de ce mariage allitératif, il couche une chanson tout en « t », puisant dans le vocable correspondant (les « tasses », pour dire les « toilettes publiques » par exemple). Depuis, beaucoup d'articles ont été écrits sur le dandysme nazi et ses vestes d'officier stylées. Des thèses aussi ont été développées sur l'homosexualité supposée du Führer. Mais à l'époque, bien téméraire celui qui se serait risqué à ce genre de polémique. Certains cependant ouvrent déjà la voie. À Londres, en 1939, une chanson ironise sur la virilité du Führer, *Hitler Has Only Got One Ball* : « *Hitler has only got one ball, Goering has two but rather small, Himmler has something simmler, But poor old Goebbels has no balls at all.* »

J'ENTENDS DES VOIX OFF

2 05

Qui parle dans *J'entends des voix off* ? C'est l'aspect le plus troublant de la chanson. Répondant à un chœur antique faisant rimer « Adolf » avec « catastrophe », on entend Serge Gainsbourg dans le déni intérieur dudit personnage à « moustache », « postiche » et « p'tite mèche ». Serge en Adolf ? ! C'est la première partie de la chanson. La deuxième partie ouvre la voie à une succession d'insultes, colères rentrées du peuple qui, de « vieux schnock » en « sale Chleu » jusqu'au nom de Jérôme Bosch, peintre de la tentation et de la déchéance humaine dont on n'entend plus que l'homonymie en « Boche », y trouve une forme d'exutoire. *J'entends des voix off* est une chanson « défoulatoire », qui laisse une grande part aux chœurs féminins. Depuis l'album *Initials BB*, Serge Gainsbourg n'en avait plus employé. Ces voix traversent tout l'album *Rock around the bunker*. Le chœur féminin est une tradition dans la litanie juive, que l'on retrouve, de Leonard Cohen à Bob Dylan, chez bon nombre de chanteurs populaires. Si l'on en croit cette tradition du chant nomade, il est possible que Serge Gainsbourg affirme là un ancrage à sa judéité. L'emploi du chœur féminin, puis masculin (mais avec des voix hautes) sera dès lors quasi constant dans l'œuvre de Gainsbourg.

EVA

3'10

Le début de la chanson fait penser à *Annie aime les sucettes*, qui n'était pas loin d'être le portrait d'une petite perverse... Mais là, ce qu'aime « Eva », ce sont moins les sucettes (à l'anis) qu'une chanson, *Smoke gets in your eyes*. « Eva », c'est Eva Braun, la compagne d'Adolf Hitler, depuis leur rencontre en 1929 jusqu'à leur suicide commun dans le bunker témoin de la débâcle nazie. Eva, la tentatrice ? C'est avec elle qu'Adolf Hitler s'adonnait à son péché mignon, du champagne glacé accompagné de chocolats, après des journées passées à organiser la mort. *Smokes gets in your eyes* était une des chansons préférées d'Eva Braun, ce qui apparaissait comme une provocation aux yeux du dictateur : un titre de jazz américain, cet « art dégénéré » frappé du joug de l'interdiction nazie, de plus composé par un juif ! Jerome Kern (1885-1945), précurseur du genre de la comédie musicale américaine, était né de juifs allemands ayant immigré quelques années avant sa naissance aux États-Unis. Sur l'album *Rock around the bunker*, Serge Gainsbourg reprendra la chanson de Jerome Kern à la suite d'Eva. Le fils de juifs exiliés russes la chantera dans un style crooner très respectueux. En revanche, en 1986, alors qu'il répondra au *Questionnaire de Proust*, au « *personnage historique que vous méprisez le plus* », Serge Gainsbourg mentionnera : « *Eva Braun* ».

SMOKE GETS IN YOUR EYES

3'29

Paroles de Otto Harbach.

Musique de Jerome Kern.

La chanson vient, dans *Rock around the bunker*, à la suite d'Eva, comme une illustration de propos. Dans *Eva*, il est rappelé que c'était la chanson préférée d'Eva Braun. Serge Gainsbourg s'approprie le titre adoré de l'artiste ratée qu'était Eva Braun. Et juxtapose le postulat rock de l'album *Rock around the bunker* à une interprétation très fidèle à l'esprit crooner entre-deux-guerres de la chanson. C'est l'une des rares fois où l'on pourra entendre Serge Gainsbourg dans ce registre. *Smoke gets in your eyes* a été composée en 1933 pour une opérette, *Roberta*. Musique, Jerome Kern ; livret, Otto Harbach. Serge Gainsbourg, en la reprenant, la dépayse comme pour lui redonner vie en dehors de toute référence historique. À l'époque de *Rock around the bunker*, *Smoke gets in your eyes* avait pourtant déjà bien survécu à la guerre, reprise de Nat King Cole jusqu'à Bryan Ferry sur l'album *Another time Another place* en 1974 : une très belle chanson années 1930, dont les harmonies jazz inventent et précèdent toute l'école des futurs standards de la musique jazz américaine. C'est l'école de Gershwin, ce compositeur né de parents juifs ayant fui la Russie d'Alexandre III pour échapper aux pogroms, qui restera l'un des musiciens préférés de Serge Gainsbourg.

ZIG ZIG AVEC TOI

3'37

Décidément, le vocable nazi est riche en sources d'inspiration... Du salut hitlérien *Sieg heil*, Serge Gainsbourg s'amuse à faire une déclinaison sémantique légèrement débile à travers une chanson désignant un vieux satyre qui veut toujours faire « zig-zig », expression argotique pour dire « tirer son coup ». Serge Gainsbourg, qui vécut enfant à quelques kilomètres d'Oradour-sur-Glane (village connu pour avoir été massacré par les nazis, le 10 juin 1944) et dont un oncle, Michel Besman, mourut à Auschwitz, appliquera d'une certaine manière le précepte à la lettre, en faisant « zig-zig » avec les filles et petits-filles des dignitaires nazis tout au long de sa vie d'adulte. De Lise Lévitzy, fille de SS, à Bambou, petite-fille du maréchal Paulus, le grand vaincu de la bataille de Stalingrad, il semble s'être donné pour mission de les sauver ainsi d'un passé trop lourd à porter. Lise Lévitzy, durant la promotion de ses mémoires en 2010, racontera à la télévision¹ : « J'ai mis du temps avant de le lui dire. Ça s'est passé dans le noir, dans la nuit, il m'avait aussi raconté des histoires abominables sur lui et ses fantômes, donc j'ai glissé ma petite histoire là, comme ça il ne pouvait pas m'engueuler. » Lise Lévitzy fut la dernière personne à avoir parlé à Serge Gainsbourg. Le matin du 2 mars 1991, quelques heures avant de mourir, il l'appelait encore pour lui confier ses angoisses. Devenu sa maîtresse clandestine après leur divorce en 1957, elle était sa confidente, la personne qui continuait d'écouter l'ancien collégien caché dans la forêt pour échapper aux nazis.

¹ Émission *On n'est pas couché*, France 2, 18 avril 2010

EST-CE EST-CE SI BON ?

3'13

Grandiose : sur le mode du vers racinien « *Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes ?* », Serge Gainsbourg écrit une chanson entièrement basée sur des allitérations en « s » pour évoquer le régime nazi qui n'en manquait pas de... « s » (SS). Comme on l'a déjà vu, Serge Gainsbourg ne se livrait qu'à travers le prisme du jeu ou du dérisoire. Dans son album qui est peut-être le plus personnel (la pochette est d'ailleurs un autoportrait du chanteur), car il exprime la part la plus refoulée du trauma gainsbourgien, la chanson reste fidèle au style du chanteur : « souris puisque c'est grave » semblent dire les chœurs féminins sur la voix de Lucien / Serge G(a)insb(o)urg qui paraît réciter là un texte devant une classe d'école — lui qui fut renvoyé du lycée Condorcet à cause d'un professeur antisémite... Dans les sifflantes de *Est-ce est-ce si bon*, on entend « anschluss » et « juif Süß », qui fut rien moins que le titre d'un film de propagande nazie.

YELLOW STAR

1'41

À la fin de l'enregistrement de *Rock around the bunker*, les choristes anglaises de l'album souhaitent bonne chance à Serge Gainsbourg. Quel album ! Quelles chansons ! *Yellow star*, c'est l'étoile jaune, que le chanteur compare à une étoile de shérif ! Lucien / Serge Gainsbourg la chante sur un rock enjoué à la « bam-bam-shi-bam ». À 14 ans, il fut l'un des premiers de son quartier à la porter. À la mairie du 9^e arrondissement, où habitait la famille Ginsburg, Lucien Ginsburg a tenu à être l'un des premiers à la recevoir. Il est venu une demi-heure en avance à la mairie. « *L'honneur de Lucien Ginsburg n'est pas d'avoir cultivé comme un jardin secret sa différence raciale : ce qu'ont fait les 600 000 juifs de France ; c'est d'avoir affirmé son identité avec une résolution stoïque. Et c'est, par-dessus tout, le mérite d'avoir arboré l'insigne odieux comme une croix d'honneur française. (...) Metteur en scène, il ajoutait "J'ai compris, encore jeune, que tout est dans l'attitude, que tu pouvais exploiter à ton bénéfice l'ignominie dont on te couvrait, transformer la honte en rayonnement, marcher sous le soleil noir de la malédiction".* »

Les parents de Serge Gainsbourg se sont mariés à la synagogue. Lui était athée, non pratiquant. Mais dans son salon, entre les unes qui lui sont consacrées et les disques d'or, il avait encadré un exemplaire de *La Libre Parole* sur l'affaire Dreyfus, avec pour manchette « *Le traître condamne ! A bas les juifs !* » L'un de ses tableaux préférés, qui lui revenait dans ses crises de delirium tremens, après de trop fortes absorptions d'alcool, était un *Saint Sébastien* de Mantegna, le corps lacéré de flèches. De l'étoile à la fleche, toujours ce qui désigne..

¹ Yves Salgues, *Gainsbourg ou la provocation permanente*, éditions Jean-Claude Lattès, 1989

ROCK AROUND THE BUNKER

2014

Le titre de l'album *Rock around the bunker* se trouve en avant dernière plaque du disque. *Rock around the bunker*, on l'entend dans le titre. Une déclinaison du titre *Rock around the clock*. Popularisé par Bill Haley and the Comets, c'est, au début des années 1950, un des titres fondateurs du rock'n'roll. Serge Gainsbourg illustre le gimmick rock d'une partie de piano endiablée et d'un aller-retour de guitares, rejoint par des chœurs féminins (Claire Torry, Kay Garner, Jean Hawker). Mais *Rock around the clock* aurait tout aussi bien convenu à Serge Gainsbourg, éternel sursitaire qui toute sa vie n'a cessé de courir après l'aiguille du temps : « *Enfant de l'histoire de ses parents et de celle d'un monde bouleversé, Lucien Ginsburg sera cet enfant précocément éveillé à l'urgence d'une vie dont les brisures successives déjoueront les espoirs d'une réussite voulue et programmée par le père, Joseph Ginsburg* ».

SS IN URUGUAY

2019

Dernière chanson de l'album *Rock around the bunker*, *SS in Uruguay* est aussi son tube, lestée d'une guitare de bal rock'n'roll et de chœurs entêtants. Lorsque Serge Gainsbourg l'enregistre, la traque aux anciens dignitaires nazis a déjà commencé. Ils sont débusqués en Amérique du Sud, de la Bolivie à l'Argentine en passant par l'Uruguay. En France, c'est le combat des époux Klarsfeld, Serge et Beate. Connue pour avoir giflé en public l'ancien nazi Kurt Georg Kiesinger devenu en 1966 chancelier ouest-allemand, Beate Klarsfeld sera avec son époux à l'origine du rapatriement en France de Klaus Barbie, le « boucher de Lyon », grâce auquel un procès pourra enfin se tenir en 1987. De l'exil des SS, Serge Gainsbourg fait une chanson curieusement enjouée, faisant rimer « Uruguay » avec « jus de papaye », une manière d'exprimer la colère rentrée de tout un peuple contre ces hommes coupables de crimes contre l'humanité, mais qui ne voient pas en quoi ils devraient répondre de leurs actes devant un tribunal.

MONSIEUR BIRKIN
ET SON ÉPOUSE.





L'HOMME À TÊTE DE CHOU

Paru le 18 novembre 1976

L'HOMME À TÊTE DE CHOU

CHEZ MAX COIFFEUR POUR HOMMES

MARILOU REGGAE

TRANSIT À MARILOU

FLASH FORWARD

AÉROPLANES

PREMIERS SYMPTÔMES

MA LOU MARILOU

VARIATIONS SUR MARILOU

MEURTRE À L'EXTINCTEUR

MARILOU SOUS LA NEIGE

LUNATIC ASYLUM

1^{ER} OCTOBRE 1975 :

TOURNAGE DE *JE T'AIME MOI NON PLUS*,
PREMIER FILM DE SERGE GAINSBOURG, AVEC
JANE BIRKIN ET JOE DALLESSANDRO.



ACQUISE PAR SERGE
GAINSBURG, LA
SCULPTURE *L'HOMME
À TÊTE DE CHOU* DE
CLAUDE LALANNE LUI
INSPIRE L'ALBUM DU
MEME NOM

L'HOMME À TÊTE DE CHOU

301

Le plus beau des cadeaux ? Une cagoule pour cacher ma gueule. »

Rue de Lille, parallèle à la sienne, Serge Gainsbourg a remarqué une sculpture de l'artiste Claude Lalanne, *L'Homme à tête de chou*. Il hésite, se ravise, entre finalement dans la galerie et l'achète. La sculpture à taille humaine représente un homme assis avec un chou à la place de la tête. Claude Lalanne l'a finie cinq jours plus tôt. Elle deviendra le premier double représenté de Serge Gainsbourg, anticipant la figure de Gainsbarre. Claude Lalanne ne voit d'ailleurs pas d'inconvénient, lorsque Serge Gainsbourg lui demande d'en faire le sujet et la pochette de son nouveau disque. Car Serge Gainsbourg a scruté la statue, qui lui a inspiré une histoire, celle d'un journaliste d'un titre à scandale (une feuille de chou, donc) tombé amoureux d'une shampooineuse (Marilyn) qui mourra sous les coups d'un extincteur après que la folie eut gagné l'homme à tête de chou — cocufié par des rockers.

1976, ce sont les débuts du punk. Serge Gainsbourg sort de l'échec du film *Je t'aime moi non plus* (1975). Il décide de donner un tournant à sa carrière. Accompagné d'un nouveau directeur artistique, Philippe Lerichomme, il s'apprête à écrire son troisième album-concept. Cette histoire d'*Homme à tête de chou* s'inspire probablement des contes cruels que Serge Gainsbourg s'amuse alors à inventer pour Kate Barry et Charlotte Gainsbourg, qu'il élève rue de Verneuil. Pour foutre la frousse aux filles, il s'aide d'une lampe torche et crée des jeux d'ombre qui précèdent son apparition de fantôme sous un drap. Une deuxième chose leur fait peur rue de Verneuil : il s'agit d'une autre sculpture achetée par Serge Gainsbourg, *L'Écorché*, en papier mâché dont on peut voir les entrailles en l'ouvrant. La nuit, pour éviter de passer devant pour aller faire pipi (elles ont peur que ses yeux s'allument dans le noir), elles se postent à la fenêtre et font pipi dans le jardin des voisins... C'est dans cette ambiance que *L'Homme à tête de chou* délivre ses secrets...

Les bases musicales sont posées au mois d'août 1976 à Londres, avec le claviériste anglais Alan Hawkshaw dont c'est la troisième collaboration avec Serge Gainsbourg après *Vu de l'extérieur* et *Rock*

around the bunker. Puis, Serge Gainsbourg rejoint Jane Birkin, sur un film en Italie. Durant le tournage du film, dans une chambre qu'il a prise en face de la sienne, il s'attèle à l'écriture des textes. Et la nuit, il rejoint l'équipe du tournage. Il amuse la galerie en faisant de la musique avec des casseroles ou en se travestissant. En septembre 1976, les textes sont prêts. Et Serge Gainsbourg peut poser ses voix au studio des Dames



LES ANNÉES 1970 DE JANE ET SERGE : UNE LONGUE FÊTE. ILS RENTRAIENT À L'AUBE ET ATTENDAIENT QUE LES ENFANTS SE LÈVENT POUR ALLER SE COUCHER.



TRANSIT À MARILLOU

1'32

Transit, ou transition, ou bien encore interlude, *Transit à Marilou* est un court morceau évoluant sur des rythmes tribaux. On y croise le narrateur halluciné en pays zoulou dans une ambiance proche de *Cargo culte* sur *Histoire de Melody Nelson*. Cette virgule poétique, et quelque peu sibylline, affirme le parti pris tout en récitatif de l'album *L'Homme à tête de chou*. C'est la grande rupture opérée avec ce troisième album-concept venant après *Histoire de Melody Nelson* et *Rock around the bunker* : Serge Gainsbourg ne chante quasiment plus. Il déchante, ou il désapprend à chanter. Dès lors, jusqu'à *Mon légionnaire*, dernière chanson du dernier album *You're under arrest* en forme de remontée du fleuve, on ne l'entendra plus esquisser une mélodie. Serge Gainsbourg parle de talk-over. Car certaines phrases de *L'Homme à tête de chou*, album porté aux nues par la critique, et cité jusque chez les punks, sont impossibles à chanter, explique Serge Gainsbourg. Pourtant, en 1976, cette forme de parlé-chanté n'est pas nouvelle. En France, Léo Ferré se raconte déjà par ce biais au long d'impressionnantes plages de quinze à trente-cinq minutes. Et de l'autre côté de l'Atlantique, le groupe The Last Poets s'y emploie depuis le début des années 1970. Mais, dans le paysage de la chanson française, c'est Serge Gainsbourg qui en restera l'ambassadeur le plus identifié. C'est lui dont se réclamera toute une partie de la chanson française des années 2000. Même Alain Bashung s'y pliera en 2002 sur un album nommé *L'Imprudence*. Il en expliquait alors les ressorts : « Il faut de la distance pour faire ce genre de truc, mais aussi de la croyance. C'est du côté de Peter Pan, associant le jeu et la foi. Quand je parle de foi, ce n'est pas de la religion ; plutôt croire en quelque chose de sacré. Comme un vertige, une étincelle, puis vient un mot pour dire cela, et un rythme¹ »

PAGES PRÉCÉDENTES :

SEPTEMBRE 1978,

LES PRÉMICES

DE GAINSBARRE

AVEC LES REPETTO

BLANCHES, ADOPTÉES

À LA MÊME ÉPOQUE

PAR IGGY POP.

FLASH FORWARD

2'35

Avec son solo de guitare saturée, son synthé analogique et son clavecin au parfum de rock progressif, *Flash forward* eût pu figurer sur l'album *Histoire de Melody Nelson*. Au niveau du propos aussi : on y suit le narrateur dans un « claque » (un bordel, mais la chanson repose exclusivement sur des rimes en « ac » et en « oc »), accompagné par la guitare solo d'Alan Parker, dont les notes tenues avaient déjà inspiré la séquence d'ouverture de *Histoire de Melody Nelson* avec sa roue de vélo qui tourne dans le vide. *Flash forward*, c'est avance rapide. Serge Gainsbourg, qui à l'époque n'écrit pratiquement plus que pour Jane Birkin, la muse qui a supplanté tous ses autres interprètes, pose avec *L'Homme à tête de chou* la dernière pierre qui le conduira bientôt, avec l'album *Aux armes et cætera*, à remporter enfin le succès comme interprète. Et cela passe par tout un tas d'expérimentations, dont *L'Homme à tête de chou* est un brillant condensé. Et s'il n'a pas rencontré son public sur le moment, *L'Homme à tête de chou* deviendra tout comme *Histoire de Melody Nelson* une référence avec les années. Pour Bambou, dernière compagne de Serge Gainsbourg, c'est ce qu'il a fait de meilleur.

¹ Propos recueillis par l'auteur et Antoine de Baecque, *Libération*, 18 octobre 2002.



TOURNAGE D'UNE
ÉMISSION DE
TELEVISION,
AVRIL 1978

AÉROPLANES

237

Trois ans, avant les « Latébrates » de l'été 1981, l'antépassionné sur l'album *Aux armes, et cetera* *Aéroplanes*, préfigure le fantasme gainsbourgeois de l'aviation et de la femme à gros seins, tel le rêve perdu dans la savane de défilés ressemblant aux tableaux tout en laques et forêts équatoriales de Max Ernst. Le peintre surréaliste figure au panthéon personnel de Serge Gainsbourg soutenu par une belle basse mélodique, une guitare et un solo de synthétiseurs analogique. La chanson *Aéroplanes* décline d'ailleurs toute une imagerie de jungle, avec son Tarzan à Jane et son Chita auquel s'identifie ici le narrateur (Moi, Tarzan, toi, Jane ? Sur les photos de l'enregistrement d'*Aux armes, et cetera* prises à Kingston, Serge Gainsbourg arbore un t-shirt « Jane ».) *Aéroplanes* offre d'ailleurs part l'occasion de renouveler son vocabulaire comme avec ce mot, « volapük », désignant une langue inventée dans la deuxième moitié du 19e siècle par le prêtre catholique allemand Johann Martin Schleyer, et auquel Serge Gainsbourg ajoute un tréma par pure coquetterie. Quelques années plus tard, le parolier Jacques Duvall, qui succéda à Serge Gainsbourg au côté du chanteur Alain Chamfort, le réutilisera dans la chanson *Personne n'aime personne*. *Aéroplanes* avait fait du chemin, durant lequel Serge Gainsbourg s'est trouvé un héritier.

PREMIERS SYMPTÔMES

1'14

Rythmé par un leitmotiv oscillant entre le chant pygmée et le son d'une guimbarde, *Premiers Symptômes* clôt la face A de l'album *L'Homme à tête de chou*. C'est la chanson par laquelle le narrateur manifeste sa folie. Une folie provoquée par une succession de voix qui lui parviennent sous forme d'insultes — ce qui va l'amener à édifier son plan meurtrier. Dans le dernier couplet, ce sont des petits enfants qui se moquent de ses oreilles en chou-fleur. Là encore, on pourrait revenir sur la représentation que Serge Gainsbourg se fait de son physique au moment où il prend conscience de sa « laideur », à l'âge de 13 ans (1941). Dans un registre plus léger, une autre chanson pourrait être mise en parallèle, qui se moque des oreilles en forme de chou de Gainsbourg. Au début de *Pépée*, chanson dédiée à son chimpanzé adoré, Léo Ferré, qui n'a pas seulement des interprètes en commun avec Serge Gainsbourg (Michèle Arnaud, Catherine Sauvage, Juliette Gréco, jusqu'à Jane Birkin), compare les oreilles de son singe à celles de Gainsbourg. D'ailleurs, il ne manquait jamais d'aller écouter la chanson lorsque Léo Ferré se produisait au Don Camillo, tout fier lorsqu'arrivait le passage sur ses oreilles décollées.

MA LOU MARILOU

2'41

Ouvrant la face B de l'album-concept *L'Homme à tête de chou*, *Ma Lou Marilou* est la chanson où le narrateur dresse l'inventaire de ses désirs pour Marilou, la jeune champouineuse dont le journaliste à scandale d'une quarantaine d'années est tombé amoureux. Marilou, et non pas Marilù, est le nouveau personnage concept gainsbourgien, qui est une variation possible de Marilyn dont Serge Gainsbourg repeignait les photos de cinéma (*Quand la ville dort*, *La Rivière sans retour*, etc.) alors qu'il crevait à moitié de faim : volupté de l'interdit, abordée ici dans toute sa dimension charnelle. Pour le texte, la chanson part d'un motif déjà esquissé dans *Mallo Mallory* écrit pour la chanteuse Régine et paru sur l'album éponyme *Régine* en mars 1972. Et emmené par les chœurs féminins de Claire Torry, Kay Garner et Jean Hawker, au doux accent anglais, c'est un des derniers titres où Serge Gainsbourg chante encore. Ensuite, ce ne sera plus que talk-over. Mais même dans un style bluesy-rock, on reconnaît l'inspiration qui a donné naissance à la mélodie de *Ma Lou Marilou*. Il s'agit de *L'Appassionata* (sonate pour piano n° 23 en fa mineur, op. 57) de Beethoven, compositeur pourtant peu cité par Serge Gainsbourg.

VARIATIONS SUR MARILOU

Le titre de la chanson de Serge Gainsbourg, auteur de la concision : la chanson dure 30 secondes. Les 30 Seuls l'ouverture et le dernier titre de *Histoire de Marilou* (1978) : *Marilou, je ne t'oublie pas* — une chanson de 30 secondes — entre 2 minutes 30 et 3 minutes 30. *Marilou* est une chanson qui raconte l'histoire d'un couple qui se sépare. Une histoire d'amour qui se termine par un adieu de deux parties, est abordée comme une expérience pour Serge Gainsbourg. Il s'agit pour lui de se servir du texte comme d'un solo de guitare ou de saxophone, improvisant autour d'un thème donné. À partir des jeux sexuels de Marilou et de l'Homme à tête de chou, Serge Gainsbourg développe un texte très mallarméen fait d'assonances, d'altérations, et en écho à l'univers de Lewis Carroll (*Alice au pays des merveilles*). D'ailleurs, l'auteur n'a-t-il pas illustré d'une photo de Lewis Carroll son texte qu'il a fait imprimer sur neuf pages dans les recueils *Mon propre rôle* et *Au pays des malices* ? Le texte jette des bases pour des chansons ultérieures. On retrouvera le personnage d'Alice dans *Alice* (1978) et *Love Fifteen* (1981) et Jane Birkin (1990). On retrouve également les personnages qui composeront la chanson *Ex-fan des sixties*, donnée en 1978 à Jane Birkin : Jimi Hendrix, Elvis Presley, T. Rex. Toutefois, bien que l'époque se montre assez friande de ce type d'expérimentations en chanson, Serge Gainsbourg ne réitérera pas trop l'expérience, préférant rester fidèle au format plus classique de la chanson française.

Serge Gainsbourg, *L'Intégrale et caetera*, édition établie par Yves-Ferdinand Bouvier et Serge Vincendet, éditions Bartillat, 2005.

MEURTRE À L'EXTINCTEUR

9/50

Roulement de batterie sous effet flanger (Dougie Wright). *Meurtre à l'extincteur* décrit la scène où, fou de jalousie, le narrateur de *L'Homme à tête de chou* tue son amour de 30 ans. Pour atteindre le but, qu'elle a au cul, il fait ce que chacun aurait fait à sa place : il se sert d'un extincteur. C'est une histoire de meurtre, mais une histoire qui est la réécriture fabrique de la chanson *Marilou*, pour la rendre



LORS D'UNE
ÉMISSION DE
TÉLÉVISION,
AVRIL 1978.

MARILOU SOUS LA NEIGE

2'21

Dans le salon du 5 bis de la rue de Verneuil, une photo de Marilyn Monroe à la morgue s'exposait aux regards des visiteurs. *Marilou sous la neige*, c'est une autre vision : on y voit l'héroïne de *L'Homme à tête de chou*, sorte d'Ophélie, sous les traits finement tracés d'une gravure romantique ou d'un personnage de bande dessinée. Serge Gainsbourg, dans cette chanson merveilleusement écrite à partir de deux rimes en « eige » et en « i », redit sa passion d'enfant pour les livres illustrés. Une Marilou qui se mue en Lou, muse du poète Apollinaire, cette femme assez libre pour appeler un de ses amants « Toutou ». Dans cet album tourné vers le talk-over, c'est une des rares (et dernières) fois où Serge Gainsbourg chante, avec une voix qui pourrait rappeler ses débuts, de manière appliquée. Annoncée par un bel arpège de guitare acoustique, la chanson, présente sur les best-of du chanteur, sera la seule de *L'Homme à tête de chou* à figurer au programme des concerts au Casino de Paris, en septembre 1985. Elle sera également reprise par Jane Birkin pour ses concerts donnés en mai 1991 dans la même salle.

LUNATIC ASYLUM

3'29

Lunatic Asylum est le dernier morceau de l'album *L'Homme à tête de chou*. Il reprend les percussions vocales à forme tribale de *Premiers Symptômes*. À nouveau, c'est un monologue intérieur du narrateur qui revient par flashs successifs sur ses fantasmes sexuels de lapins Playboy depuis la chambre immaculée de son hôpital, ultime étape de l'histoire. Et la dernière note sera celle d'un orgue d'église, comme une croyance païenne à mettre en miroir du titre *Cargo culte*, qui clôt l'album *Histoire de Melody Nelson*. Et si les chœurs féminins, baignés d'écho, complètent l'ode à Marilou, plus que jamais on peut y entendre le nom de Marilyn avec ce « poupoupidou », glissé en fin de couplet. Comme pour *Histoire de Melody Nelson*, avec lequel *L'Homme à tête de chou* semble former un diptyque, Serge Gainsbourg aura énormément travaillé ses textes, qui sont parmi ses plus ambitieux, sous influence malarmienne. Mais toujours mal armé pour le succès sous son nom d'interprète, Serge Gainsbourg connaîtra un nouvel échec commercial. Pour l'album suivant, *Aux armes et cætera*, le chanteur écrira ses textes au pied du mur, la pelle d'enterrement à la main. Mais ce bain de larmes et de sueur n'aura pas été vain. *L'Homme à tête de chou* figure aujourd'hui parmi les meilleurs albums de la chanson et de la pop française.



AUX ARMES ET CÆTERA

Paru le 13 mars 1979

JAVANAISE REMAKE

AUX ARMES ET CÆTERA

LES LOCATAIRES

DES LAIDS DES LAIDS

BRIGADE DES STUPS

VIEILLE CANAILLE

LOLA RASTAQUOÛÈRE

RELAX BABY BE COOL

DAISY TEMPLE

EAU ET GAZ A TOUS LES ETAGES

PAS LONG FEU

MARILOU REGGAE DUB

PLANTEUR PUNCH

5 DÉCEMBRE 1979 : RUE DE VERNEUIL
À L'ÉPOQUE D'AUX ARMES ET CÆTERA,
SON PREMIER DISQUE D'OR

AUX ARMES ET CÆTERA (33-TOURS)

En janvier 1979, Serge Gainsbourg s'envole pour Kingston. Son directeur artistique Philippe Lerichomme a eu un flash. « *Le reggae, il faut aller en Jamaïque !* » C'est venu en attendant un groupe qui se fait désirer, un dimanche soir, au Rose Bonbon, le club situé sous l'Olympia. « *Et quelques jours plus tard, j'ai appelé Serge pour lui dire. Et il m'a répondu : "Banco, on y va !"* » Le reggae, Serge Gainsbourg s'y est déjà frotté sur son précédent album, *L'Homme à tête de chou*. Mais là, il s'agit de reggae du cru. Durant quatre mois, Philippe Lerichomme a monté le projet : chez Lido Music, le disquaire des Champs-Élysées, il a fait son casting sur des disques de reggae en import. Puis, Chris Blackwell, le patron du label Island, l'a aidé à les localiser. Philippe Lerichomme : « *Dans ma vie avec Serge, j'ai toujours souhaité être son premier public, le premier "p'tit gars", comme il disait, à écouter ce qu'il faisait, et à chaque fois que j'étais trop plongé dans la console, je m'obligeais à prendre du recul, à me remettre dans la peau d'un auditeur normal pour voir ce que ça donnait et ne pas me faire piéger par la technique. Je lui donnais mon avis en argumentant le plus possible, et en m'imposant de lui laisser toujours le dernier mot en cas de désaccord, mais c'était rare.* »

Avant de partir pour la Jamaïque, Serge Gainsbourg a déjà des idées de reprises (*Vieille Canaille*, *La Javanaise*) ainsi qu'une relecture de *La Marseillaise*, l'hymne national qu'il a rebaptisé *Aux armes et cætera*. Mais aucun texte n'est écrit. Il n'en a que les titres ! Le problème cependant, à Kingston, sera déjà d'intéresser les musiciens au projet... Philippe Lerichomme : « *Le bassiste, Robbie Shakespeare, était persuadé que j'étais le chanteur et Serge le producteur, car j'étais le plus jeune des deux ! Et deux jours après, nous voilà en studio avec l'ingénieur du son enfin arrivé et nos musiciens jamaïcains qui se fichaient complètement de notre disque et appliquaient le principe "Take the money and run !" Nous étions dépayés car, autour du studio, on apercevait... des chèvres et une carcasse de voiture ! Il y eut donc d'abord un malaise, et puis Serge s'est mis au piano et leur a joué des harmonies qui*

les ont impressionnés, puis il leur a demandé s'ils connaissaient la musique française. L'un des musiciens a cité une chanson intitulée "Je t'aime", voulant parler de Je t'aime... moi non plus, et Serge leur a lancé simplement : "It's me !" Tout a changé à ce moment-là, tout le monde était aux anges, et nous avons fait deux jours d'orchestre avec les rythmiques, puis un jour de chœurs avec les I Three, les trois choristes de Bob Marley. Il ne nous restait plus qu'à "faire les voix". »

Pour les voix, il faut des textes, et c'est là que les problèmes commencent. La veille d'entrer en studio, toujours rien. Serge Gainsbourg et son directeur artistique dinent ensemble. Philippe Lerichomme : « *Demain, tu chantes !* » Serge Gainsbourg : « *Je sais.* » « *Puis je l'ai accompagné à sa chambre, qui était mitoyenne de la mienne et avait, je m'en souviens, une moquette rouge. Et j'ai vu à ce moment-là une chose que je n'oublierai jamais : il a déposé sur son lit toute une série de papiers blancs correspondant à chaque chanson du disque, et en haut de chaque papier, il a inscrit le titre. Alors, comme cela s'imposait, je l'ai laissé seul face à ses pages blanches et je me suis retiré dans ma chambre où, moi non plus, je n'ai guère dormi. Le lendemain, à mon réveil, je suis allé frapper à sa porte, il n'avait pas changé de place depuis la veille, les feuilles étaient au même endroit sur le lit, mais complètement noircies d'écriture, et il était bien entendu totalement épuisé, vidé. Alors j'ai restructuré les chansons qui portaient dans tous les sens, puis, à onze heures du matin, nous sommes allés au studio et il a chanté... jusqu'à deux heures du matin : le disque était fait ! Nous l'avons mixé le lendemain et le surlendemain, nous sommes rentrés à Paris ! Les musiciens ne nous avaient plus quittés, conscients qu'il se passait quelque chose d'important, et je me souviens qu'à la fin de l'enregistrement on a tout réécouté avec eux, et Serge m'a regardé un moment et m'a demandé : "Qu'est-ce qu'on a fait ?" Je lui ai répondu : "Je n'en sais rien, Serge, mais on l'a fait !" Nous n'avions plus qu'une idée, rentrer chez nous pour voir "ce qu'on avait fait", dans un contexte autre que jamaïcain ! Il avait littéralement "craché ce disque", dans un stress total, sans rémission. » Ce disque, accouché dans l'urgence (douze jours de studio du 12 au 24 janvier 1979 au Dynamic Sounds Studio), sera le premier disque d'or de Serge Gainsbourg, l'album qui lui amènera la reconnaissance et quelques problèmes aussi. La première pierre du culte.*

¹Propos recueillis par l'auteur et Pierre Achard pour le magazine Notes de la Sacem, 1995. Cette interview exclusive a souvent été citée. Malheureusement, à l'époque, le nom de « Ludovic Perrin » a été oublié lors de la mise en page. Il est rétabli ici en accord avec le co-auteur de l'entretien, Pierre Achard.

AUX ARMES ET CÆTERA

3'06

Paroles de Rouget de Lisle.

Le 13 décembre 1981, à la salle des ventes de Versailles, Serge Gainsbourg signe un chèque de 135 000 francs (50 000 euros, au cours d'aujourd'hui). Accompagné de la chanteuse Bambou et d'un garde du corps, le chanteur, en lunettes noires et trench-coat, vient d'acquiescer le manuscrit original de *La Marseillaise*. Autrement baptisé *Le Chant de guerre de l'armée du Rhin*, c'est « une de mes vieilles sornettes », selon son auteur Rouget de Lisle. La mise à prix était de 40 000 francs. Mais en quelques minutes, l'affaire est pliée. « J'étais prêt à me ruiner », déclare le chanteur à l'issue de la vente. Et Serge Gainsbourg d'emporter le manuscrit accompagné d'un portrait de Rouget de Lisle réalisé par Boyard et d'une lettre manuscrite de Rouget de Lisle.

En 1981, Gainsbourg a un compte bien garni : deux ans plus tôt, il vient de remporter son premier disque d'or avec l'album *Aux armes et cætera*. Dans ce premier objet enregistré aux sons du reggae en Jamaïque avec les musiciens de Peter Tosh, il a revisité l'hymne national de *La Marseillaise* sous le titre de *Aux armes et cætera*. L'idée du titre est à peine de lui : en ouvrant son dictionnaire, Serge Gainsbourg a remarqué que Rouget de Lisle avait noté au refrain ce « et cætera », lui évitant d'avoir à réécrire à chaque fois les paroles. La chanson est un succès, qui permet au chanteur de remonter sur scène (Théâtre du Palace et en tournée), après quinze ans d'absence scénique.

Mais cette relecture de l'hymne national, que certains footballeurs français refuseront plus tard de chanter, défiant toute idée de patriotisme, n'est pas du goût de tout le monde. Le 1^{er} juin 1979, le journaliste Michel Droit écrit dans *Le Figaro* : « *Quand je vois apparaître Serge Gainsbourg, je me sens devenir écologiste. Comprenez par là que je me trouve aussitôt en état de défense contre une sorte de pollution ambiante qui me semble émaner de sa personne et de son œuvre, comme de certains tuyaux d'échappement.* » Serge Gainsbourg, qui n'a cessé de tourner en dérision son histoire personnelle, est piqué au vif. Il y voit une attaque contre son identité propre, lui, le juif immigré, interdit d'antenne, interdit de France. Il répond dans *Le Matin Dimanche*. Dans ce courrier signé « Lucien Ginsburg dit Serge Gainsbourg », il évoque les sombres relents de l'affaire Dreyfus. Après un bon mot (« *On n'a pas le con d'être aussi droit* ») et une lettre de Jane Birkin, l'affaire aurait pu en rester là. Mais la controverse enfle, qui vient perturber la tournée en cours. Et le 4 janvier 1980, à Strasbourg, le chanteur est contraint d'annuler

un concert : alertes à la bombe toute la journée à l'hôtel. Les musiciens jamaïcains refusent de monter sur scène. C'est là que Serge Gainsbourg vient, seul, expliquer les raisons de l'annulation face à un public rempli de paras (venus manifester leur mécontentement). Et, contre l'avis de Jane Birkin (qui craint pour sa sécurité), Serge Gainsbourg décide de chanter *La Marseillaise* a cappella. Qu'il finit par un : « *Je suis un insoumis. Et j'ai redonné son sens premier à cette chanson.* » Avant un ultime bras d'honneur !

Rien que pour cela, Serge Gainsbourg aurait dû recevoir la Légion d'honneur. Mais s'il sera fait plus tard Chevalier des arts et des lettres, de légion, il ne portera que celle que lui a donnée un petit garçon : le fils du fabricant de l'insigne a demandé à son père de lui en donner une. Il l'a offerte à Serge Gainsbourg : « *Monsieur, c'est mon papa qui les fabrique, alors je vais vous en donner une.* » La vérité sort de la bouche des enfants...

DES LAIDS DES LAIDS

2 40

Ma mère était belle, mon père aussi, je ne vois pas d'où peut venir ma laideur... peut-être de mon chien... » S'il y a bien un leitmotiv dans le discours de Gainsbourg, c'est celui de la beauté, et de son antithèse. Durant toute sa vie artistique et médiatique, Serge Gainsbourg n'aura cessé de parler de sa « laideur ». Mais il était bien le seul. Car, à s'y pencher, qui d'autre — à part quelques perroquets qui n'avaient rien à dire de sa musique — en a parlé ? Et comment se fait-il que des chanteurs souffrant pour le coup d'un physique disgracieux ne s'en soient pas émus ? Mais l'important, c'est comment l'on se ressent. La beauté est dans les yeux de celui qui regarde. Ce qu'a transformé en geste artistique Serge Gainsbourg, c'est le regard que sa famille puis la société ont longtemps posé sur lui. Il faut se rappeler que Lucien Ginsburg fut un enfant non désiré. Jusqu'au dernier instant, sa mère a hésité à avorter, ayant même pris rendez-vous chez une « faiseuse d'anges ». Et le garçon a dû l'apprendre puisque l'information se retrouve très tôt dans ses interviews. Lui dit commencer à se trouver laid à l'âge de 13 ans. 13 ans pour lui, c'est 1941 pour la France en guerre, l'année pile où la famille Ginsburg doit quitter Paris pour rejoindre Limoges, en zone libre. C'est l'année, ou presque, de la « yellow star », où le jeune Lucien Ginsburg doit se cacher dans la forêt pour échapper aux rafles nazies. Il a de grandes oreilles et un long nez busqué, comme la propagande antisémite tente de représenter le « juif ». Depuis, c'est pour lui une vérité admise : il est repoussant. Mais celui qui fuyait les miroirs, pourtant nombreux chez lui, a fait une chose extraordinaire : ce reflet poisseux de la laideur, il l'a retourné comme un miroir à la face de la France d'alors. Et le petit garçon qui faisait ricaner les enfants est devenu l'homme qui a séduit les plus belles femmes du monde... Pourtant, il continuait à se rêver en Robert Taylor ou Montgomery Clift, avant de constater que « *la laideur a ceci de supérieur à la beauté, c'est qu'elle dure* ». Il en fait une chanson sur l'album de tous les succès, *Aux armes et cætera*. Serge Gainsbourg écrit *Des laids des laids*, en janvier 1979, dans une chambre d'hôtel à Kingston, la veille d'entrer en studio. L'orgue d'Ansel Collins et la rythmique imparable de Sly Dunbar et Robbie Shakespeare accompagnés des chœurs des J Three de Rita Marley : la chanson, d'une efficacité redoutable, figure sur le 45-tours du single *Aux armes et cætera*, qui emmènera l'album vers le disque d'or et bien au-delà (plus de 600 000 ventes depuis). Belle revanche : la beauté des laids a ceci de supérieur à la beauté, etc

PAGES PRÉCÉDENTES :
AVEC SLY DUNBAR
ET ROBBIE
SHAKESPEARE,
LES MUSICIENS DE
L'ALBUM *AUX
ARMES ET CÆTERA*,
AU PALACE, EN
DÉCEMBRE 1979.

BRIGADE DES STUPS

1 58

Dans les années 1980, sur les recommandations de Jacques Dutronc, Serge Gainsbourg fréquentera beaucoup les commissariats, buvant avec les flics, les invitant chez lui, signant des chèques pour leurs œuvres de charité, leur demandant même de venir le cueillir à la sortie des boîtes de nuit pour le ramener chez lui avec le gyrophare. Mais là, il s'agit des stups, les durs de chez durs, spécialistes des affaires de drogue. Serge Gainsbourg, qui a déjà écrit sur le sujet (*Coco and co*, 1964) et qui récidivera dans une tonalité autrement plus grave sur son dernier disque (*la chanson Aux enfants de la chance*) signe là une « fantaisie » sur la peur panique qui s'empare du chanteur à l'idée de se retrouver avec les pinces chez les « stups »



LE PALACE :
RETROUVAILLES
AVEC LE PUBLIC
APRÈS QUINZE
ANS D'ABSENCE
SCÉNIQUE.

VIEILLE CANAILLE

3'02

Paroles et musique de Sam Theard.

Adaptation de Jacques Plante.

C'est, après *La Marseillaise* (Rouget de Lisle), la deuxième reprise pour ainsi dire de l'album *Aux armes et cætera* : *Vieille Canaille* est une adaptation d'un vieux standard, *You rascal you*, écrit par Sam Theard, auteur de blues né à La Nouvelle-Orléans, que popularise tous les Louis des années 1930, de Louis Armstrong à Louis Prima. Au début des années 1950, le parolier Jacques Plante, dont on retient le texte de *La Bohème* pour Charles Aznavour comme ses chansons pour Petula Clark (*Chariot*), l'adapte en français. *Vieille Canaille*, c'est l'histoire du renard aux allures de vrai copain, qui à force de vouloir être l'autre le dépouille de tous ses biens, de sa femme à sa cave bien garnie. La trouvaille de Serge Gainsbourg : fondre la chanson dans les rythmes jamaïcains des musiciens de Peter Tosh (la rythmique de Sly Dunbar et Robbie Shakespeare). Mais sept ans plus tard, une nouvelle version sort sur l'album *Eddy Paris Mitchell*. Dans ce duo avec Eddy Mitchell, on retrouve en formule big-band l'esprit originel de la chanson. Une manière pour Serge Gainsbourg de renouer le temps d'un duo avec le jazz de ses débuts. Et de porter à nouveau un costume...

LOLA RASTAQUOUÈRE

3'42

Serge Gainsbourg aimait les rimes en « r », il en donne ici un brillant exercice. Pour cela, il s'est inspiré d'un livre que lui a offert Jacques Wolfsohn, l'un de ses plus précieux amis, *Jésus-Christ Rastaquouère* de Francis Picabia. Une rareté, tirée à mille exemplaires. C'est devenu l'un des livres de chevet de Serge Gainsbourg, dont il s'inspirera à nouveau pour une chanson de son album suivant, *Juif et dieu*. Serge Gainsbourg, l'ancien peintre qui n'a cessé de se réclamer du surréalisme, admirait André Breton, mais avait une passion pour Francis Picabia, qu'il plaçait au même rang que Rimbaud dans son panthéon personnel. Et *L'Œil cacodylate* (1921) était avec *Saint Sébastien* de Mantegna une de ses toiles favorites. Mais ce que Serge Gainsbourg notait aussi chez Picabia, c'était son sens de l'aphorisme, ou il n'a cessé de puiser, de « *Je fais le bonheur de peur qu'il ne se sauve pas* » (qui deviendra *Fuir le bonheur de peur qu'il ne se sauve* pour Jane Birkin) à « *Veillez sucer, je vous prie, en lisant ces lignes, le jus d'une cerise* » qui ouvre le premier tome du recueil de ses textes de chansons, publié chez Gallimard sous le titre *Mon propre rôle*. Cela a donné aussi *Lola Rastaquouère*, portrait d'une femme voluptueuse, un des meilleurs textes de Serge Gainsbourg, et dont la ligne de basse reste un modèle à sampler.

RELAX BABY BE COOL

313

Sur le principe d'un chœur antique, voix de la sagesse rassurant le chanteur, *Relax baby, be cool* est la chanson la plus tendue de l'album *Aux armes et cætera* avec sa basse slap en intro. Le chanteur y dresse une liste de tous les excès et extrémismes, de la Caquole, groupuscule extrémiste, antisémite et collaborationniste de la France d'extrême droite des années 1930, au Ku Klux Klan, société secrète née après la guerre de Sécession aux États-Unis pour empêcher les Noirs d'exercer leur droit de vote fraîchement acquis. En conclusion, le chanteur en déduit que le monde est « maboule » et qu'à ce rythme d'affrontements la Terre, la « boule », finira aussi désertée que le crâne de Yul Brynner, célèbre acteur américain, qui a fait beaucoup pour les chauves et qui s'avère par ailleurs être le parrain de Charlotte Gainsbourg. Le seul coin d'œil bienveillant de la chanson.

DAISY TEMPLE

315

La musique de *Daisy Temple* donne un avant-goût de *Bad news from the stars*, l'instrumental qui clôturera l'album *Mauvaises Nouvelles des étoiles*, deuxième volet reggae de Serge Gainsbourg, avec toujours The I Three aux chœurs (Rita Marley, la femme de Bob Marley, Marcia Griffiths, Judy Mowatt). C'est une chanson en forme d'inventaire, listant les goûts d'une mystérieuse Daisy Temple. « Daisy Temple » viendrait du prénom d'une danseuse du Crazy Horse (célèbre cabaret parisien érotique), déjà croisée dans la chanson *Zizi, t'as pas d'sosie* (pour Zizi Jeanmaire, en 1972) et plus tard dans *How much for your love baby* (pour Bambou, en 1989), accolé au nom de l'actrice Shirley Temple, premier enfant star du cinéma hollywoodien. À sa manière, c'est la première Lolita connue du grand public. Elle apparaît dans les années 1930, durant l'enfance de Lucien / Serge Gainsbourg.

EN RÉPÉTITION
AU PALACE.



EAU ET GAZ À TOUS LES ÉTAGES

0'37

C'est une inscription que l'on trouve encore dans les vieux immeubles parisiens : « eau et gaz à tous les étages », précisant l'accès universel à l'eau et au gaz de la ville. Serge Gainsbourg la conjugue à ses obsessions pipi-popo, source inépuisable d'inspiration depuis l'album *Vu de l'extérieur*, et que le chanteur continuera d'explorer au côté de Jacques Dutronc sur *Guerre et pets* (1980), puis dans *Evguenie Sokolov*, la fameuse chanson en forme de pets sur l'album *Mauvaises Nouvelles des étoiles* (1981). Le texte a été écrit la veille de faire les voix au studio Dynamic Sound, à Kingston, sur une musique déposée au printemps 1979 à la Sacem sous le titre *Pas long feu*. Le texte est l'un des plus courts de Serge Gainsbourg : six lignes. Il faut préciser que Serge Gainsbourg n'a eu qu'une nuit pour écrire les paroles de l'album *Aux armes et cætera* — dont il avait cependant déjà les titres avant de s'envoler pour la Jamaïque. Il y a huit textes à produire que compléteront une reprise (*Vieille Canaille*), une relecture de *La Marseillaise* (*Aux armes et cætera*) et une version dub de *Marilou reggae*. Son directeur artistique Philippe Lerichomme se souvenait en 1995 : « Chez lui, tout tournait autour du titre. Et l'on trouve d'ailleurs dans son coffret vinyle la reproduction d'une page noircie d'une multitude de titres qu'il a ensuite développés pendant une dizaine d'années. C'était tout le prétexte de la chanson, le fil rouge, et après, il faisait passer les idées et les mots dans une savante imbrication. Mais, en général, il ne pouvait travailler que dans le stress, dans l'urgence la plus totale, et n'avait pas une "écriture confortable" : il citait souvent l'exemple du peintre japonais qui regardait son sujet pendant trois semaines et le peignait en trois secondes, et n'écrivait lui-même qu'accablé, au pied du mur : tout sauf le confort ! Donc une remise en question permanente de tout, exacerbée par l'âme slave, et en même temps un besoin permanent de reconnaissance, d'affection du public. Et moi, son stress me rendait malade. »

Propos recueillis par l'auteur et Pierre Achard pour le magazine Notes, 1995

PAS LONG FEU

2'37

AVEC ROBBIE
SHAKESPEARE,
ANCIEN BASSISTE
DE PETER TOSH,
POUR LES CONCERTS
AU PALACE, EN
DÉCEMBRE 1979. LES
JEUNES DÉCOUVRENT
GAINSBOURG.

Pas long feu partage la même musique que *Eau et gaz à tous les étages*. Cette chanson dont les paroles proviennent d'une chanson de Jacques Prévert, *moi non plus* (1976) figure parmi les titres de remplissage de l'album *Aux armes et cætera*. Car de même qu'il déclarait au milieu des années 1960, préférer composer douze titres pour douze interprètes d'Hercule, afin de multiplier les chances d'être entendu quand une seule de ses chansons à lui serait entendue sur un album de douze titres, il préférait développer l'écriture de un, deux, voire trois singles, qu'il agrémente de titres fait à la hâte. Cela naît probablement d'un égoïsme. *Histoire de Melod*, *Hubert*, et *L'Homme à tête de chou*, deux albums qui ont exigé un long temps d'écriture, ont été boudés par le public. D'ores et déjà, Serge Gainsbourg est la veille d'entrer en studio, et parfois d'une manière pour le moins que l'on voit, comme en témoigne cette chanson.



MARILOU REGGAE DUB

249

Il s'agit d'une relecture dub de *Marilou reggae*, premier reggae de Serge Gainsbourg paru deux ans et demi plus tôt sur l'album *L'Homme à tête de chou*. Il clôt le disque *Aux armes et cætera*. La chanson figure au programme des concerts au Théâtre du Palace, haut lieu de la nuit parisienne, situé près des grands boulevards à Paris, où, du 22 au 31 décembre 1979, le chanteur remonte sur scène après quinze ans d'absence. Serge Gainsbourg est adoubé par un nouveau public, jeune, qui découvre l'album *Aux armes et cætera* en live avec les musiciens du disque (sauf les I Three, empêchées, remplacées par de nouvelles choristes) ainsi que d'anciens titres (*Docteur Jekyll et Mister Hyde*, *Bonnie and Clyde*). Mais *Marilou reggae dub* ne figurera pas sur l'album live qui paraît en 1980. La chanson se retrouvera sur une réédition du live en 2006, avec des versions étendues et revisitées : une version longue de *Marilou reggae dub*, une version dub, *Marilou dub*, et une version relue par un toaster jamaïcain, *Marilou a dance reggae*.

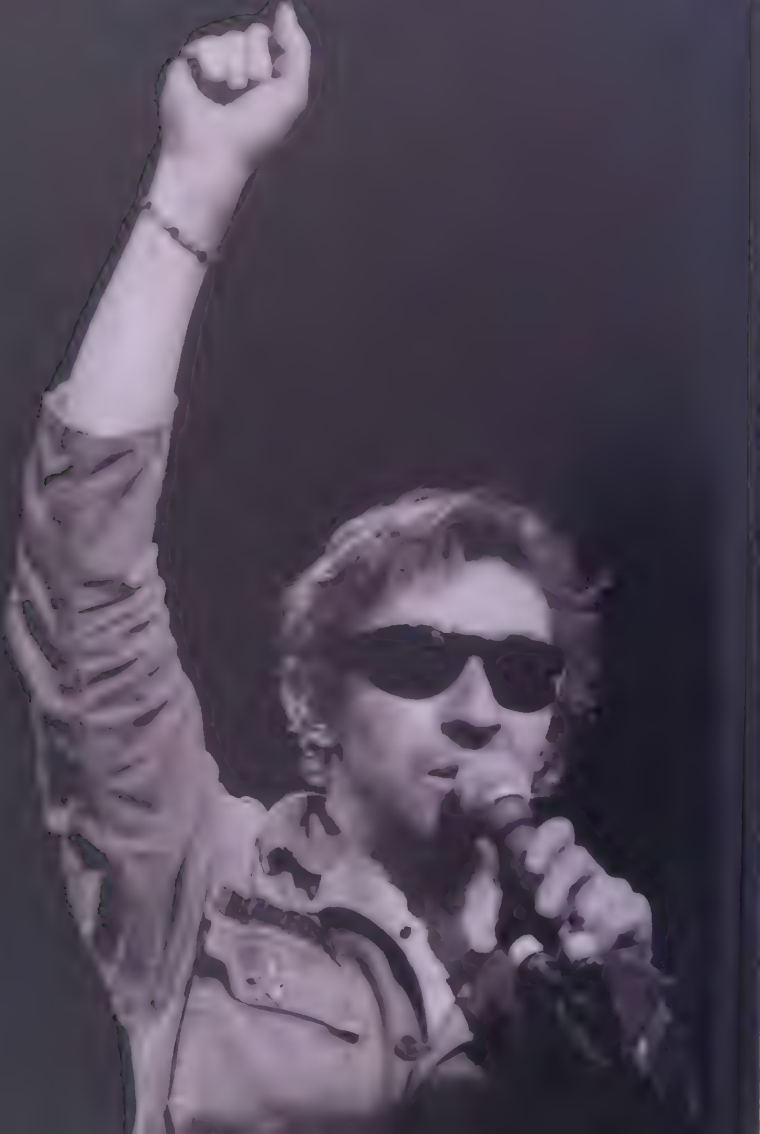
PLANTEUR PUNCH

413

Ecarté de l'album *Aux armes et cætera*, faute d'un texte achevé, *Planteur punch* paraîtra sur l'album *Aux armes et cætera remix et dubs* en 2003, avant d'être publié sur la troisième intégrale du chanteur en 2011. Tournerie dub, elle laisse, faute de paroles donc d'un chanteur, à entendre les seuls chœurs de The I Three (Rita Marley, Marcia Griffiths, Judy Mowatt). L'expression « shake it » se retrouvera dans le scénario du film jamais réalisé *Colle girl* (1981).

DÉCEMBRE 1979 :
VINGT ANS DE
CARRIÈRE FÊTÉS AU
PALACE AVEC AUX
ARMES ET CÆTERA,
ALBUM DE LA
CONSÉCRATION.





MAUVAISES NOUVELLES DES ÉTOILES

Paru le 17 novembre 1981

OVERSEAS TELEGRAM

ECCE HOMO

MICKEY MAOUSSE

JUIF ET DIEU

SHUSH SHUSH CHARLOTTE

TOI MOURIR

LA NOSTALGIE CAMARADE

BANA BASADI BALALO

EVGUENIE SOKOLOV

NEGUSA NAGAST

STRIKE

BAD NEWS FROM THE STARS

LE POING LEVÉ DU
CHANTEUR DE LA
MARSEILLAISE



SERGE GAINSBOURG
EN CONCERT EN 1979

OVERSEAS TELEGRAM

235

Chanson d'ouverture du deuxième disque reggae de Serge Gainsbourg. *Overseas telegram* est d'abord chantée par Catherine Deneuve sur l'album que lui compose le chanteur en 1980, *Souviens-toi de m'oublier*. Quitté par Jane Birkin, le chanteur se trouve alors au fond du gouffre — il carbure au vin blanc et enchaîne les projets d'albums (Alain Chamfort, Julien Clerc). *Overseas telegram* est basée sur un télégramme que Serge Gainsbourg a envoyé presque douze ans plus tôt à Jane Birkin, peu après leur rencontre. Il l'avait écrit à l'hôtel Esméralda, près de l'église Notre-Dame, alors que Jane Birkin devait se rendre à Londres. Durant toutes ces années, elle l'a conservé. Mais au moment de la rupture, elle le lui renvoie. Dès lors, le télégramme restera exposé dans le salon de la rue de Verneuil, à côté d'une lettre de Brigitte Bardot demandant de ne pas publier la chanson *Je t'aime... moi non plus*, et d'autres mots d'Isabelle Adjani ou Zizi Jeanmaire.

Quelle était la vie de Serge Gainsbourg et Jane Birkin dans les années 1970 ? Ils se levaient à trois heures de l'après-midi. Puis, Jane allait chercher les filles (Kate et Charlotte) à l'école, les emmenait au parc et les faisait dîner à la maison. Une jeune fille au pair leur donnait le bain. Jane et Serge les couchaient. Puis, ils sortaient. Aux premières lueurs du jour, ils rentraient et attendaient 7 h 30 que les filles se réveillent, avant d'aller se coucher. Cette vie a duré des années, de rires en larmes. Comme cette nuit : en sortant de chez Castel, la boîte située rue Princesse, Serge vide tout le contenu du fameux sac en osier de Jane sur le trottoir. Furieuse, elle lui jette une tarte à la crème au visage. Elle s'enfuit, il la siffle et, certaine qu'il la suit, elle plonge dans la Seine. On appelle les pompiers. Serge est rassuré de la savoir en vie. Et ils repartent bras dessus bras dessous rejoindre leur home sweet home, rue de Verneuil.

SUR LE PLATEAU DU
PALMARÈS DE LA
CHANSON, ÉMISSION
TV POUR LA CHAÎNE
ANTENNE 2, 1981.



ECCE HOMO

3'18

« *Ecce homo* » : « Voici l'homme. » C'est la phrase que prononce Ponce Pilate en livrant le Christ à la vindicte populaire. Plusieurs chansons abordent la question de la trahison originelle du Messie répudié dans l'album *Mauvaises Nouvelles des étoiles*, sorte de réponse en écho au *Rock around the bunker* enregistré cinq ans plus tôt. À cette quête sacrificielle du Dieu juif, Serge Gainsbourg associe la figure non moins sacrificielle de Gainsbarre, double maléfique de Gainsbourg, qui s'annonce pour la première fois dans cette chanson. Quinze ans après avoir exploré le thème du double dans *Docteur Jekyll et Mister Hyde* (1966), Serge Gainsbourg impose son nouveau personnage, Gainsbarre : jeans, cigarettes, barbe de trois jours, gros coups de Trafalgar. On le reconnaît aussi à ses chaussures Repetto portées été comme hiver sans chaussettes (modèle Zizi, en hommage à Zizi Jeanmaire, belle-fille de Rose Repetto), ses jeans effrangés par le chanteur en personne et sa veste Saint-Laurent enfilée à même la peau (en réalité, il porte un T-shirt en dessous dont l'encolure a été élargie au ciseau). Mais pour achever de le définir, Serge Gainsbourg inventera un autre aphorisme : « *Gainsbarre se bourre quand Gainsbourg se barre.* » La clé du personnage est là, qui s'imposera au fil des années, jusqu'à ce que la créature devienne incontrôlable... Philippe Lerichomme, le directeur artistique de Serge Gainsbourg, s'expliquera à l'auteur dans la seule interview qu'il ait jamais donnée : « *Si le disque Mauvaises Nouvelles des étoiles a été par la force des choses moins surprenant à réaliser (que Aux armes et cætera), il nous a apporté avec Ecce homo le personnage de Gainsbarre, traduisant bien la dualité de Serge, qui s'efforçait toujours de repousser ses limites, au risque de les dépasser parfois. Il y avait des moments où Gainsbarre m'échappait et allait peut-être trop loin, car le danger était de n'avoir plus aucune limite à repousser et de se retrouver "de l'autre côté", au point de non retour.* »

¹ Propos recueillis par l'auteur et Pierre Achard pour le magazine *Notes de la Sacem*, 1995

MICKEY MAOUSSE

2'31

« *Je ressemble à Mickey, j'ai de grandes oreilles et une queue maousse* » En 1981, pour son deuxième album reggae, enregistré à Nassau et non plus à Kingston, Serge Gainsbourg en fait une chanson rigolote dédiée à son organe totémique. Chez lui, Mickey Mouse devient Mickey Maousse. Ce n'est plus une gentille petite souris que le « Mickey » de Gainsbourg : le texte se prête à un talk-over gentiment *Pervers Pépère* (Gottlieb) sur la rythmique languide de Sly Dunbar et Robbie Shakespeare, agrémentée de la guitare rythmique de Radcliffe Bryan et de la guitare lead de Michael Chung. Quelques bruits bizarres de synthétiseurs ajoutent au côté bédésiste de la chanson. Mais quatre ans plus tard, en septembre 1985, lors de ses concerts au Casino de Paris, le chanteur récitera le texte comme un poème, sans accompagnement musical. L'ouvrage *L'Intégrale et cætera* nous apprend que l'emploi de « Mickey » pour désigner le phallus aurait été inspiré par une correspondance de James Joyce à sa maîtresse Nora (8 décembre 1909), et que la revue *Tel Quel* (N° 83) a reproduit au printemps 1980, soit l'année précédant l'écriture de l'album *Mauvaises Nouvelles des étoiles*. Vingt ans avant l'apparition du célèbre personnage de dessin animé, l'auteur de *Portrait de l'artiste en jeune homme* invente ce mot de « mickey » qu'il fait voyager dans l'orifice buccal de sa maîtresse, fantasma partagé par Gainsbourg, l'auteur d'*Ouvre la bouche, ferme les yeux* (1967, pour Régine).

¹ Serge Gainsbourg, *L'Intégrale et cætera*, édition établie par Yves-Ferdinand Bouvier et Serge Vincendet, éditions Bartillat, 2005



JUIF ET DIEU

3'09

Dans son salon noir et or de la rue de Verneuil, entre mille bibelots, reliques et manchettes de journaux, Serge Gainsbourg avait fait encadrer la une du journal *La Libre Parole* sur l'affaire Dreyfus, qui avait divisé la France à la fin du 19^e siècle : « Le traître condamné. À bas les juifs ! » Serge Gainsbourg était-il à ce point masochiste pour s'infliger chaque matin la vue de cette une ? Le chanteur, qui toute sa vie a joué avec son nom (Ginsburg, Gainsbourg, puis Gainsbarre), est né de parents qui ont fui leur pays (la Russie) avec de faux papiers, de sorte que le doute subsistera sur l'exactitude du nom du père (nom d'emprunt ?). Sept ans après l'album *Rock around the bunker* fouillant la mémoire la plus honteuse de la France du 20^e siècle, Serge Gainsbourg y revient d'une certaine manière dans l'album *Mauvaises Nouvelles des étoiles*. *Juif et dieu* part d'une phrase de Francis Picabia, l'auteur de *Jésus-Christ Rastaquouère*, déjà cité dans le premier album reggae de Serge Gainsbourg, deux ans plus tôt : « Dieu était juif, il fut roulé par les catholiques. » Dès lors, Serge Gainsbourg opère un renversement de perspective. Que serait un monde sémite ? Et le chanteur, accompagné par un chœur antique psalmodiant « dieu et juif / juif et dieu », dresse un inventaire de quelques figures emblématiques d'un siècle révolutionnaire, fait de Trotski et d'Einstein, quitte à ce que ce dernier fasse l'objet d'une pirouette en fin de chanson, façon arroseur arrosé. Einstein, responsable de la bombe A ? Tiens, donc... comme par hasard, encore un... Seul Serge Gainsbourg pouvait s'autoriser ce genre de saillie. Au début des années 1980, il préfigure la France provocatrice, pour mieux en dire les vérités, des Desproges et Coluche. Il use de blagues sur les juifs, le racisme. Mais il est le premier à en avoir souffert...

PAGES PRÉCÉDENTES :
RUE DE VERNEUIL,
À L'ÉTAGE, DANS LA
FAMEUSE CHAMBRE
DES POUPÉES.

SHUSH SHUSH CHARLOTTE

2'46

Huit ans après *La poupée qui fait* sur l'album *Vu de l'extérieur* (1973), c'est le deuxième hommage de Serge Gainsbourg à sa fille Charlotte. En 1981, Charlotte Gainsbourg ne porte plus de couches. Elle a 10 ans. Son père en dresse un portrait tendre et un peu nostalgique du temps qui a passé trop vite avec elle. En 1981, Gainsbourg devient Gainsbarre. Il a sa statue de cire au musée Grévin. Et si l'album *Mauvaises Nouvelles des étoiles* semble une redite du précédent *Aux armes et cætera*, cette chanson *Shush Shush Charlotte* ne manque pas de fraîcheur, comme ce prénom anglais et français à la fois, qui sert également à désigner un généreux dessert (aux pommes, dans la chanson)... La musique prend appui sur la partie de chœurs des *I Three* et la rythmique élastique de Sly Dunbar et Robbie Shakespeare, qui depuis l'album *Aux armes et cætera* ont vu leur cote s'envoler (ils ont enregistré avec Gracia Bonet et fuient avec toute la quinzaine de la scène internationale). Comme pour l'album *Aux armes et cætera*, Serge Gainsbourg a écrit ses textes au dernier moment. Il a cependant les titres depuis le départ à Nassau. C'est là, aux studios Compass Point, que *Shush Shush Charlotte* et les autres compos de *Mauvaises Nouvelles des étoiles* seront enregistrés. Le titre *Shush Shush Charlotte* vient d'un film de Robert Aldrich avec Betty Davis et Joseph Cotten, *Hush... Hush, Sweet Charlotte*, tiré d'un roman de 1964. Apparemment, Serge Gainsbourg s'est inspiré aussi de la chanson du film pour sa mélodie à lui.

TOI MOURIR

[illegible]

LA NOSTALGIE CAMARADE

[illegible]

Le lieu de naissance de Eugène Gainsbourg était renseigné. Dans les annuaires de la ville de Portland, Hall, QG de l'American Legion, situé dans le quartier de la 12^e rue et de la 1^{re} avenue, beaux quartiers, d'anciens terrains militaires, des exploits de sang. Mais surtout, Bambou, le fils de Gainsbourg, est la fille d'un légionnaire, un Français, un Vietnamien. Un père qu'elle n'a cependant jamais connu. Elle a grandi avec sa mère avant d'abandonner femme et enfant. Elle a été élevée par son grand-père, adresserait à ce dénommé Eugène

AVEC JANE, LORS DE LA SORTIE DE L'ALBUM
BABY ALONE IN BABYLONE, EN 1983



NEGUSA NAGAST

3:04

En langue amharque, *Negusa Nagast* signifie le « roi des rois ». Dans cette chanson portée par les chœurs des I Three formés par la veuve de Bob Marley, icône du reggae mort le 11 mai 1981, soit cinq mois avant l'enregistrement de l'album *Mauvaises Nouvelles des étoiles*, Serge Gainsbourg reviste la mythologie du genre avec force ganja, cultes païens et croyances bibliques. Le chanteur emploie à dessein son aphonisme « l'homme a créé des dieux, l'inverse reste à prouver ». Serge Gainsbourg évoque plus loin la figure d'Hailé Sélassié I^{er} (1892-1975), dernier empereur d'Éthiopie (d'où l'emploi de la langue amharique dans la chanson), « roi des rois » (*Negusa Nagast*), considéré par la communauté reggae, et Bob Marley en particulier, comme le Messie.

STRIKE

2:55

Le « strike », c'est pour le joueur de bowling l'exploit de faire tomber toutes les quilles d'un coup. Sur cet album *Mauvaises Nouvelles des étoiles* regorgeant de sexe et de religion, *Strike* est un inventaire plaqué sur une forme lexicale sophistiquée des exploits du Don Juan Gainsbarre. À noter que le jeu d'assonances de « Jane » et de « Gin » donne sûrement un indice sur les causes de la séparation en 1980 du couple mythique. Dans l'album suivant, *Love on the beat*, le chanteur enfoncera le clou, si l'on peut dire, avec la chanson *No comment*. « Cet étalon impétueux qui court après sa "surdose de baise", ce n'est déjà plus le prochain Gainsbourg, c'est le futur Gainsbarre. Redondance et vantardise : Lucien n'a rien réduit de cette part de comédie qui pour autant qu'elle serve l'acteur dessert infiniment l'homme¹. » Mais malgré son lot de conquêtes, Serge Gainsbourg n'échappera pas à cette sentence bien connue : un seul être vous manque et tout est dépeuplé.

¹Yves Salgues, *Gainsbourg ou la provocation permanente*, Jean-Claude Lattès, 1989

BAD NEWS FROM THE STARS

1:28

Instrumental

De Paul Klee, un de ses peintres préférés, Serge Gainsbourg avait acquis un dessin de 1913, plume sur papier et carton, *Schlimme Botschaft von den Sternen* (*Mauvaises Nouvelles des étoiles*). « Klee était violoniste. Violoniste de calibre professionnel. Son inspiration vient de là ; à la fois comique, élégiaque, tragique. J'aime entendre sa petite musique, ses *Mauvaises nouvelles des étoiles* que j'ai sous les yeux. C'est Klee qui disait : "Ni serviteur ni maître, l'artiste est pur intermédiaire". » Serge Gainsbourg s'en inspire pour le titre de son deuxième album reggae, *Mauvaises Nouvelles des étoiles*. Aucune chanson n'en porte le nom. Toutefois, l'auteur en a traduit le titre dans l'instrumental qui clôt le disque, *Bad news from the stars* — ce qui permet d'apprécier le plus fameux chœur du reggae, The I Three, formé par la veuve de Bob Marley, Rita Marley, avec Marcia Griffiths et Judy Mowatt. L'étoile comprend de multiples significations chez Serge Gainsbourg. En 1980, l'homme qui portait enfant la « yellow star » est devenu une star — il ne cessera d'ailleurs de le rappeler à ses musiciens américains qui n'ont jamais entendu parler de lui lors de la préparation de l'album *Love on the beat*. Mais dans sa dernière interview, réalisée le 14 novembre 1990, celui qui « fuckait » la posterité relativise la portée de son œuvre à l'aune des étoiles : « Faut pas être en maths sup pour comprendre que je resterais dans cinquante ans. Et alors, à 10 millions d'années-lumière ? Même les prophètes auront changé de nom. Nous recevons des images des numéros d'étoiles qui ont disparu (...) Il ne faut pas se suicider. Il faut se suicider par ses enfants. »

¹Franck Maubert, *Gainsbourg for ever*, Scal, 2005



LOVE ON THE BEAT

Paru le 2 octobre 1984

LOVE ON THE BEAT

SORRY ANGEL

HMM HMM HMM

KISS ME HARDY

NO COMMENT

I'M THE BOY

HARLEY DAVIDSON OF A BITCH

LEMON INCEST

EN 1985, "GAIN-GAIN", COMME LE
SURNOMMAIT BB, S'INSPIRE D'UNE
CÉLÈBRE PHOTO DE BRIGITTE BARDOT
AVEC LE DRAPEAU FRANÇAIS.

LOVE ON THE BEAT (33-TOURS)

En 1984, l'année de l'album *Love on the beat*, Serge Gainsbourg a tout ce dont un artiste peut rêver : il est riche à millions et il est entré dans le dictionnaire Larousse. Son humour grinçant, son désenchantement y sont salués comme la marque d'une très grande sensibilité. Pour accoucher de ce talent, il s'est structuré. Le succès de l'album *Aux armes et cætera* l'a amené à passer un nouveau cap au niveau de sa gestion de carrière. Déjà propriétaire de son catalogue éditorial avec la maison d'édition Melody Nelson Publishing, créée en 1973 et dont Jane Birkin possède 20 % des parts, Serge Gainsbourg confie en 1980 les rênes de sa carrière à un jeune agent, Bertrand de Labbey. Fondateur de l'agence artistique VMA (Voyez mon agent), qui compte déjà Maxime Le Forestier, Julien Clerc et Renaud comme chanteurs, Bertrand de Labbey lui demande un mandat pour gérer l'ensemble de ses contrats artistiques. Ainsi renégocie-t-il auprès de Philips un taux de royalties qui n'avait guère évolué depuis les débuts de Gainsbourg. De 7 %, il grimpe à 12 % puis à 16 %. Bertrand de Labbey l'accompagne également dans sa carrière de cinéaste et de réalisateur publicitaire.

Depuis le milieu des années 1970, le publicitaire Jacques Séguéla fait régulièrement appel à ses services : pubs pour une lessive (avec Jane Birkin), ou une boisson gazeuse, etc. Ainsi, dans les années 1980, une partie des succès passés de Serge Gainsbourg se verront adaptés au monde merveilleux des papetiers et autres vendeurs de chaînes hi-fi. Mais « *quand j'avais un doute sur une publicité, Serge ne manquait pas de me rappeler : "P'tit gars, les chansons c'est fait pour se faire entendre!"* », précise son agent Bertrand de Labbey. Heureusement, entre un spot pour une boisson et un autre pour un parfum, Serge Gainsbourg se remet vite à l'écriture de chansons.

En 1984, il compose coup sur coup deux albums à succès pour Isabelle Adjani (*Isabelle Adjani*) et Jane Birkin (*Baby Alone in Babylone*). De son côté, après *Mauvaises Nouvelles des étoiles*, qui a pu être ressenti comme une redite, il sait qu'il lui faut se renouveler. Philippe Lerichomme, son directeur artistique, a une idée : un album de funk blanc. En 1983, David Bowie, le *Beau* qui comme Bowie de la chanson pour Isabelle Adjani, occupe les premières

places des charts mondiaux avec un album, *Let's Dance*, produit par le guitariste du groupe Chic, Nile Rodgers. Le musicien n'est pas disponible, il travaille sur l'album *Like a Virgin* d'une jeune chanteuse que Serge Gainsbourg contactera bientôt (en vain) pour lui proposer ses services : Madonna. Mais si le musicien de Chic n'est pas disponible, en revanche un de ses acolytes l'est, avec qui il a produit un album pour Southside Johnny & The Asbury Jukes, *Trash it Up*. Billy Rush possède un studio dans le New Jersey.

Serge Gainsbourg et Philippe Lerichomme s'envolent en avril 1984 pour New York. Billy Rush ne connaît pas Serge Gainsbourg. Il écoute les cassettes que lui a préparées le chanteur français alignant trois mots d'anglais. Comme avec les Jamaïcains, il faut faire ses preuves. Rentré à l'hôtel, Serge Gainsbourg angoisse. Philippe Lerichomme nous confiait en 1995 : « *En pleine nuit, à trois heures du matin, il m'appelle de sa chambre pour me dire : "Qu'est-ce qu'on fout là ? Ma musique à moi, c'est Chopin, je n'ai rien à voir avec ça !" Ce à quoi je lui ai répondu : "C'est justement pour ça que nous sommes là, pour essayer quelque chose." Je me retrouvais entre un musicien américain qui ne lisait pas la musique et un compositeur français qui me parlait de Chopin, et je me demandais : "Peut-on faire du Chopin funk ?" Cette nuit-là, je tentais de lui expliquer que c'était justement à lui de faire un pas vers l'autre, et ça a été le déclin, le départ de magnifiques albums : Love on the beat et You're under arrest!...* » Ils représenteront les plus grosses ventes d'albums de Serge Gainsbourg.

¹ Bertrand de Labbey. Entretien avec l'auteur, pour le magazine GQ, édition française, mars 2011.

¹Propos recueillis par l'auteur et Pierre Achard pour le magazine Notes de la Sacem, 1995

LOVE ON THE BEAT

811

L'album s'enregistre en juin 1984 dans le home studio de Billy Rush, House of Music, dans le New Jersey. Et si Nile Rodgers n'a pu être de la partie, on retrouve les chœurs de *Let's dance*, les frères Simms, sur ce disque enregistré en dix jours, avant un mixage prévu dans le légendaire studio Power Station à New York. Comme pour ses deux précédents albums, Serge Gainsbourg a écrit au pied du mur — une recette qui semble lui réussir.

À sa sortie, en 1984, la chanson titre de *Love on the beat* fait son effet. Deux décennies après *Je t'aime... moi non plus*, c'est une réponse à l'hymne qui a accompagné la libération sexuelle. En 1984, on parle encore peu du sida. Et le chanteur compose une ode sexuelle des plus osées — on y entend sa compagne Bambou jouer en direct sur la bande. C'est *Love on the beat*. Fameux jeu de mots : Serge Gainsbourg l'a repris d'une indication du scénario jamais réalisé *Colle girl*, en 1981 : « *Avancée d'Angela face caméra toujours en se lovant sur le beat* ». En anglais, *beat* veut dire « pulsation », mais, en français, cela a une sonorité plus équivoque... Si on le traduisait dans l'autre sens, cela donnerait *L'amour sur le dick*. Le morceau dure huit minutes. En France, c'est l'explosion des radios libres. La jeunesse prend le pouvoir sur les ondes. Et *Love on the beat* offre une synthèse parfaite de Gainsbourg et Gainsbarre : un emploi de plus en plus significatif du français, sur du talk-over. Sur le maxi 45-tours correspondant, *Love on the beat* est suivie de *Harley Davidson of a bitch* et sur la version courte de *Sorry Angel*, qui sera un autre succès de l'album. Et c'est avec *Love on the beat* que Serge Gainsbourg introduira ses concerts au Casino de Paris dans une mise en scène singulière : alors que la musique s'annonce, un cascadeur mime une entrée foireuse du chanteur, qui se casse la figure sur l'escalier à néons installé comme dans un spectacle de meneuse de revue sur la scène du Casino de Paris. Clin d'œil : cinquante-deux ans plus tôt, la comédienne Cécile Sorel l'a descendu avec cette réplique qui devait lui survivre : « *L'ai-je bien descendu ?* » Quels sont ces néons pour Serge Gainsbourg ? Un autel au risque ? Immole le chanteur, « *une scène éclairée par les sunlights* » — *une scène d'après-choc moderne contemporain pour lequel n'existe qu'un Moi dupé par ses propres artifice(s) provisoires et mercantiles* ».



SORRY ANGEL

3'58

Deuxième single de l'album *Love on the beat*, *Sorry angel* occupera les premières places des classements radio durant les premières semaines de l'année 1985. Tout est bien dans cette chanson, qui est sûrement la plus réussie de l'album, avec son rimshot de caisse claire accompagnant tout le titre, ses chœurs, sa guitare en écho, l'interprétation recueillie du chanteur et l'accord de *fa* dièse augmenté d'une septième retombant sur un *la* majeur à la fin de *Sorry angel*. Serge Gainsbourg y parle d'un amour suicidé. Certains y ont vu une chanson de rupture adressée à Jane Birkin, à propos de laquelle Serge Gainsbourg déclarait après son départ, quatre ans plus tôt : « A 52 ans, je viens de me prendre mon premier vrai chagrin d'amour. » Jane Birkin, en tout cas, fera sienne cette chanson. Elle la revisite en 1996 sur l'album *Versions Jane*, recueil de chansons de Serge Gainsbourg qu'elle n'avait jamais chantées, et en 2006 sur le tribute en anglais, *Monsieur Gainsbourg revisited* avec le groupe Franz Ferdinand. Et le 9 novembre 2011, lorsque la maison Sotheby's Paris mettra en vente le manuscrit de la chanson, le nom de sa destinataire supposée achèvera de le valoriser dans le catalogue. À l'encre noire, il est estimé alors entre 12 000 et 18 000 euros. C'est une des pièces les plus précieuses de ce lot de ventes comprenant des manuscrits et brouillons des chansons *No comment* et *You're under arrest* sur l'ultime album studio de Gainsbourg, ainsi que *Hmm hmm hmm*, *Allô... ici* et le scénario du clip de *No comment*, jamais réalisé.

HMM HMM HMM

2'49

Conforté par le succès de cette méthode avec l'album *Aux armes et cætera*, Serge Gainsbourg n'écrit dès lors plus qu'au pied du mur. Et parfois, rien ne vient. Lors de la préparation de l'album *Love on the beat*, il se trouve à New York, dans une chambre d'hôtel. Il est minuit passé, impossible de se procurer de l'alcool. Panique. Serge Gainsbourg appelle son directeur artistique : comment faire sans le précieux adjuvant ? *Hmm hmm hmm*, graphie anglaise de l'expression française *hum*, est une chanson autour de la panne sèche. Et pour cela, Gainsbourg s'inspire de trouvailles déjà utilisées dans de

PAGES PRÉCÉDENTES :

LE 11 MARS 1984,

SERGE GAINSBOURG

BRÛLE UN BILLET

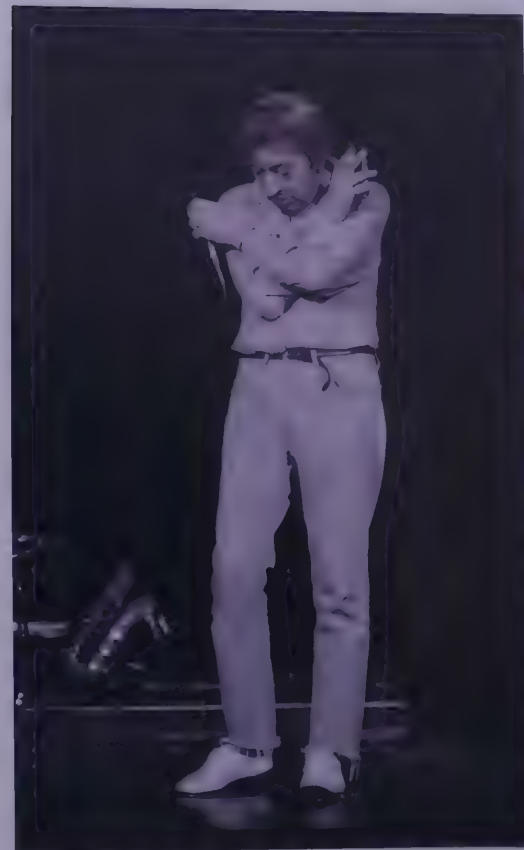
DE 500 FRANCS

SUR LE PLATEAU

DE L'ÉMISSION

TÉLÉ 7 SUR 7.

précédentes chansons (les « *affaires / affreux* » de *Plus dur sera le chagrin* pour Dominique Walter en 1968), qu'il distille dans son bestiaire favori (Esoppe, Allan Poe, Rimbaud, etc.). La chanson est un peu faible, qui importe l'album. *Love on the beat* compte déjà de beaux hits (*Love on the beat*, *Sorry angel*, *No comment*, *Lemon incest*...)



LE 20 SEPTEMBRE 1985, AU CASINO DE PARIS, TRIOMPHE DANS LA FOULÉE DE L'ALBUM *LOVE ON THE BEAT*.

KISS ME HARDY

4'24

Pour cette chanson, Serge Gainsbourg part d'une phrase qu'aurait prononcée le vice-amiral (ce qui ne veut pas dire « amiral du vice ») Horatio Nelson avant de s'éteindre à la bataille de Trafalgar, opposant la flotte franco-espagnole à la flotte britannique au début du 19^e siècle. L'homme vient de se prendre un boulet de canon en pleine poitrine. Mais alors qu'on lui annonce sa victoire, il ne trouve rien d'autre à dire à son jeune lieutenant que « *Kiss me, Hardy* ». Même en mer, « faites l'amour pas la guerre »... C'est une chanson ornée de cocottes de guitares, d'une batterie électronique et d'un saxo emblématiques de la pureté de son clinquant des années 1980. À La Nouvelle-Orléans, où il devait s'envoler pour son dernier disque, Serge Gainsbourg avait pensé enregistrer un album de jazz autour de l'histoire des révoltés du *Bounty* ou un disque entièrement sur le thème de l'homosexualité — titre de travail : *Moi m'aime Bwana*, ou bien *Christian name Christian*. Mais déjà la pochette de l'album *Love on the beat*, réalisée par William Klein, donne une indication du nouveau virage que prend Serge Gainsbourg : on l'y voit grimé en femme, sorte de Marlène Dietrich avec un fume-cigarette, ce qui contribuera probablement à couronner *Love on the beat* album variétés de l'année aux Victoires de la musique en 1985.

NO COMMENT

5'09

Avec son titre en faux français, *No comment* est une chanson qui aurait pu être de Jacques Dutronc. Le grand ami de Serge Gainsbourg, l'un des seuls avec l'ancien directeur artistique de chez Vogue Jacques Wolfsohn, s'était fait le spécialiste des chansons-listes. Là, Serge Gainsbourg dresse un inventaire de ses états de service au gré d'un jeu de question-réponse prenant avec ses choristes la bienséance à témoin. Aux États-Unis, Serge Gainsbourg a entendu ce « no comment » dont la upper-class américaine use et abuse. Il s'en amuse, comme on rit sous cape du langage des « grandes personnes ». Ce sera le refrain de la chanson, ponctué d'un « ouh-ouh-ouh » effarouché à chaque tirade du chanteur lancée en forme d'affirmation interrogative. Tout y passe, les blondes, les brunes, les rouquines, les jeunes, les mineures même. Shocking ! Comme dans une commedia dell'arte, le jeu consiste

à établir un rapport de connivence avec le public dirigé contre le ridicule bourgeois. Car la bourgeoisie, si elle reste la zone la plus érogène qui soit, comme l'affirmait Serge Gainsbourg dans les années 1960, est aussi le monde des « vieux » auquel le chanteur tourne plus que jamais le dos. À 56 ans, il est du côté des jeunes, voire des adolescents, dont la rébellion potache lui donne un coup de frais.

No comment s'impose après *Love on the beat* et *Sorry angel* comme le troisième single d'un album capitalisant sur la provocation. Le chanteur prépare depuis quelques mois le terrain. Le 11 mars 1984, dans l'émission *7 sur 7* sur TF1, il a brûlé un billet de 500 francs devant des millions de Français. Les impôts lui prélèvent 74 % de ses revenus. Bravant la loi (une décision de 1975 de la cour de cassation punit de 2 à 5 ans de prison ceux qui « *détruisent titres, billets, lettres de change, effets de commerce ou de banque* »), Gainsbourg a voulu montrer ce que le fisc lui ponctionnait. Un geste politique ? En réalité, même s'il a l'air énervé, Serge Gainsbourg s'amuse encore. Jane Birkin : « C'est un geste qu'il avait coutume de faire au restaurant, en Angleterre, à la grande terreur de ma mère. Il annonçait un tour de magie, demandait à tout le monde de bien noter le numéro figurant sur le billet, puis il y mettait le feu. Ensuite, il disait qu'il avait oublié comment le faire revenir. Ce genre de blagues l'amusait beaucoup¹. »

Provoquer, si cela reste le moyen de dire l'essentiel, c'est aussi jouer avec le feu... Après l'émission du « billet brûlé », Serge Gainsbourg recevra des sacs de courriers, pour la plupart insultants, que son majordome, Fulbert Ribault, lira et classera. Mais vingt ans après sa mort, les billets de Serge Gainsbourg se vendront très cher. Le 9 novembre 2011, à Sotheby's Paris un billet de 500 francs de Serge Gainsbourg a été mis en vente. Il ne s'agit bien évidemment pas de celui qu'il avait brûlé à la télévision, mais d'un billet déchiré dédié à son majordome « *Affectueusement, à Fulbert. Gainsbourg* » pour le remercier d'avoir fait le tri dans le courrier. Un présent estimé entre 15 000 et 20 000 euros.

¹Propos recueillis dans *Les Inrockuptibles*, n° 277, février 2001

I'M THE BOY

4'28

Moi m'aime *Bwana* (titre de travail), l'album que devait enregistrer Serge Gainsbourg à La Nouvelle-Orléans avant de mourir, aurait été centré sur le thème de l'homosexualité — ou un disque de jazz autour de l'histoire des révoltes du *Bounty*. Qu'importe, et nous n'en saurons pas beaucoup plus, puisque Serge Gainsbourg écrivait ses textes à la dernière minute. L'homosexualité, c'est une question que l'on retrouve régulièrement dans son œuvre, de *Dieu que les femmes sont méchantes* en 1963 à *Les femmes, ça fait pédé* en 1978. Mais en 1984, avec l'album *Love on the beat*, le ton se veut différent. La cause homosexuelle a bien avancé dans la société française. En 1981, le ministre de la Justice Robert Badinter prône sa dépénalisation. Alors, Serge Gainsbourg, après avoir exploré toutes les autres formes de la sexualité, y cherche une nouvelle résonance. Il s'identifie. Comme sur la pochette de l'album *Love on the beat*, il se grime. *I'm the boy* donne un indice. S'inspirant d'un aphorisme de James Joyce, le chanteur y délivre ses fantasmes sur l'univers des backrooms : « *I am the boy that can enjoy invisibility* ». Deux pages plus tôt sur l'album, le chanteur a déjà abordé le thème avec *Kiss me Hardy*. Serge Gainsbourg, qui était selon Jane Birkin plus à l'aise en compagnie des garçons que des filles, aurait aimé avoir la gueule de Robert Taylor ou de Montgomery Clift. Il voulait aussi une admiration, voire une attrance, pour David Bowie, le *Beau oui comme Bowie* chanté par Isabelle Adjani, et Mick Jagger, le rocker qui avait si bien vieilli...

HARLEY DAVIDSON OF A BITCH

3'01

« QUAND J'ÉTAIS JEUNE, JE VOULAIS UNE MOTO, UNE JAVA, UNE MOTO TCHÈQUE, MAIS JE N'AVAIS PAS LES RONDS »

On ne savait pas Serge Gainsbourg amateur de grosses cylindrées, lui qui n'avait pas le permis de conduire. Ce qui ne l'empêche pas d'écrire en 1967 le titre *Harley Davidson* pour Brigitte Bardot, achevant de faire de la « Harley » un objet de fantasmes. En cuissardes, BB, idéal sexuel mû par un besoin de s'affranchir, chante, en plein avènement beatnik, les plaisirs que lui procurent les vibrations de l'engin, une affaire de rein et de chemin à

parcourir conduisant à l'accomplissement de soi. Seize ans plus tard, Serge Gainsbourg réemploie le nom de la marque à travers un mauvais jeu de mots. Lancé avec force chœurs et guitares, ce titre prend prétexte d'une rixe entre rivaux vaguement pédés pour justifier son refrain. La grâce des années 1960 se serait-elle estompée ? Face B du maxi 45-tours de *Love on the beat*, la chanson sera reprise sur scène, au Casino de Paris puis au Zénith, n'ayant pour seul intérêt que de tester la santé du batteur, Tony Thunder Smith, qui en profite pour livrer un long solo de batterie.

SERGE GAINSBOURG
EN 1985.



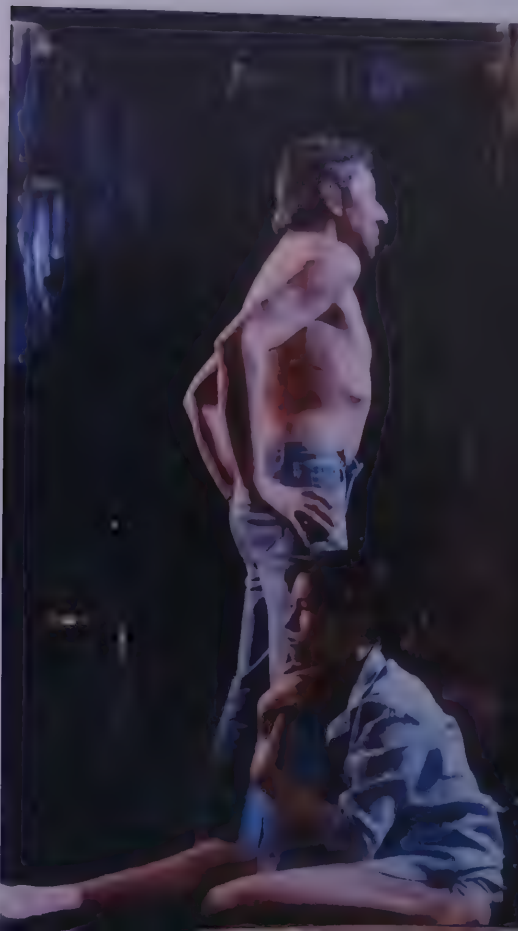
LEMON INCEST

512
d'après une étude de Chopin.
En duo avec Charlotte Gainsbourg

En pleine nuit, pendant l'écriture de l'album *Love on the beat*, Serge Gainsbourg a un doute : Comment dit-on « douanier Rousseau » en verlan (la langue des jeunes de l'époque) ? Il réveille Bambou, sa compagne, qui partage avec sa fille Charlotte une suite dans l'hôtel où tous résident à New York. Alors ? C'est « niédouasseaurou ». Super. Et chacun peut aller se recoucher. Serge Gainsbourg vient d'apporter la touche finale au texte de *Lemon incest*. Il s'agit du premier duo de Serge Gainsbourg avec sa fille. Pour cette chanson qui révèle Charlotte Gainsbourg au grand public, avant le film *L'Étrange* en décembre 1985 (césar du meilleur espoir féminin), Serge Gainsbourg procède comme avec Jane Birkin quinze ans plus tôt (*Jane B*) : pour les présentations, il s'appuie sur une mélodie de Chopin. Cette *Étude n° 3 en mi majeur*, opus 10, il l'a redécouverte par le biais de sa fille qui s'est mise au piano. Est-elle pour autant une chanteuse ? Comme Jane Birkin, c'est plutôt une comédienne que Serge Gainsbourg pousse dans ses retranchements, à la limite de la brisure vocale. Quatrième single de l'album *Love on the beat*, *Lemon incest* sera un gros succès. Mais le plaisir irrésistible du jeu de mots rapprochant le terme « zeste » de l'inceste (de citron) devra amener Serge Gainsbourg à s'expliquer. Non, il ne s'agit pas d'une apologie de l'inceste puisque, comme il est rappelé dans le texte, « l'amour que nous ne ferons jamais ensemble ». Un argument qu'une partie du public peut difficilement comprendre à la vue du clip qui accompagne la chanson : le père, torse nu, porte le bas de la tenue, tandis que sa fille, jambes nues, en porte le haut. Ils sont filmés sur un lit qui est la réplique de celui de Serge Gainsbourg rue de Verneuil qui-même réalise d'après le souvenir du lit de Dalí de trois mètres sur trois où dormit le jeune Lucien Ginsburg avec Lise Lévitzy quarante ans plus tôt. À la sortie de la chanson, Charlotte Gainsbourg se trouve hors de France. Elle a demandé à partir dans une pension en Suisse, loin du bruit et du scandale. Cependant, avec le même beat de batterie et la partie de synthétiseur rendant Chopin méconnaissable, la chanson se retrouvera deux ans plus tard sur le premier album que Serge Gainsbourg a concocté pour sa fille *Charlotte for Ever* (1986). Vingt ans plus tard, lors de la promotion de son dixième album *555*, Charlotte Gainsbourg racontera enfin ce qu'ils

LOVE ON THE BEAT

faisaient dans le lit, rue de Verneuil. Ils regardaient *La Nuit du chasseur*, le film avec Robert Mitchum qui fait très peur. C'étaient là les uniques plaisirs partagés d'une enfant de « divorcés » avec son père, homme dépressif qui accrochant à sa fille. Ce dont témoigne la chanson.



LE 17 AOÛT 1985,
AVEC CHARLOTTE.
TOURNAGE DU CLIP
DE *LEMON INCEST* :
IL PORTE LE BAS,
ELLE LE HAUT.



YOU'RE UNDER ARREST

Paru le 2 novembre 1987

YOU'RE UNDER ARREST
FIVE EASY PISSEUSES
BAILLE BAILLE SAMANTHA
SUCK BABY SUCK
GLOOMY SUNDAY
AUX ENFANTS DE LA CHANCE
SHOTGUN
GLASS SECURIT
DISPATCH BOX
MON LÉGIONNAIRE

SERGE GAINSBURG AVEC LES
"PINCES" SOUS L'OBJECTIF DE
PIERRE TERRASSON.

TOURNAGE DE
CHARLOTTE KOP
EUR. TROISIÈME
[LONG MÉTRAGE DE
SERGE GANSHOUBO
EN 1988]



LE COCKTAIL TITANIC
PAR SON MEILLEUR
AMBASSEUR
BRANDY, JUS DE
PÊCHE, PASTIS, SIROP
DE GRENADINE,
CHAMPAGNE.



FIVE EASY PISSEUSES

328

Serge Gainsbourg, dont les titres de chanson sont désormais pour une grande part en anglais, s'inspire là d'un film de Bob Rafelson sorti en 1970 avec Jack Nicholson : *Five Easy Pieces*, l'histoire d'un foreur pétrolier qui traverse les États-Unis pour se réconcilier avec son père. *Five Easy Pisseuses* se prononce pareillement. Mais il s'agit chez Serge Gainsbourg d'un exercice de style en forme de X, permettant de décliner toute une gamme lexicale en « six », « sax » et « ex » pour dire les exploits du maître en matière de proies nubiles. Cette chanson est-elle un hommage aux jeunes adolescentes qui se sont agrégées au chanteur, suite à son retour sur scène au Casino de Paris en 1985 ? Une bande s'est constituée, qui le fréquente. Elles se nomment Constance Meyer ou Aude Turpault. Des années après, elles raconteront la relation qu'elles ont entretenue avec un homme en quête d'un dernier souffle. Elles diront comment, au moindre appel téléphonique, elles enfourchaient leur mobylette pour aller rejoindre le triste sire dans son hôtel particulier de la rue de Verneuil. Il parlait, elles écoutaient. Cette histoire de jeunes filles servira de trame au dernier film de Serge Gainsbourg, *Stan the Flasher*. Alors interdit aux moins de 12 ans lors de sa sortie en salles...

YOU'RE UNDER ARREST

BAILLE BAILLE SAMANTHA

323

L'album vient à peine de commencer (troisième titre) que Serge Gainsbourg veut déjà en finir avec son héroïne (sans jeu de mots), Samantha, une jeune Black de 13 ans accro à... l'héro. S'ouvrant sur un slap de basse, style qui tombera vite en désuétude, et des guitares en lignes claires, la chanson, face B du premier single *You're under arrest*, joue sur l'homonymie entre « baille » (du verbe « bâiller ») et l'au revoir du fameux « bye-bye ». Logique, piquouezée jusqu'aux lèvres, Samantha pique du nez... Mais de Samantha ou Serge, on ne saurait dire qui bâille le plus dans la chanson... Serge Gainsbourg, qui s'apprête à réaliser une de ses meilleures ventes d'albums (plus de 450 000 disques, un peu moins que le précédent — *Love on the beat* ayant largement dépassé les 500 000 exemplaires), s'il a pris le Concorde pour aller enregistrer les bases de l'album dans le New Jersey, est comme absent lors des prises de voix à Paris (studio Digital Service). Dans le quartier de Pigalle, à quelques pas de l'ancienne Académie Montmartre où il étudia la peinture quarante ans plus tôt, le chanteur veut s'amuser. En réalité, comme il le confie alors, la musique l'intéresse moins. Il parle de se remettre à la peinture (le portrait de Jane Birkin qu'il réalisera à l'encre de Chine en 1990 pour l'album *Amour des feintes* en témoigne...), a des projets de film (sur Paul Léautaud avec Jeanne Moreau et Aurore Clement) Jusqu'au bout, il parlera de films, de livres, de tableaux à peindre, à écrire, à réaliser... Mais cet artiste que les projets maintenaient en vie doit encore livrer un disque pour Bambou, puis un autre pour Jane Birkin avant un dernier pour Vanessa Paradis (*Variations sur le même t' aime*). Alors, Renaud, Alain Souchon et la chanteuse Buzy sont pressentis pour les textes. Mais Serge Gainsbourg appelle. laissez-le-moi, il faut que je le fasse ! La musique rattrape toujours Gainsbourg, même quand il bâille

SUCK BABY SUCK

3'47

Quelque temps avant de mourir, Boris Vian lui avait confié n'avoir gardé aucun exemplaire de ses disques. Serge Gainsbourg y avait senti de l'effroi. Dans son salon de la rue de Verneuil, le chanteur conservait comme des reliques tous ses disques à lui ainsi que ceux de ses interprètes, sous vitrine, au même titre que les objets figés de son salon aux allures muséales. Qu'écoutait sinon Serge Gainsbourg pour son plaisir ? Dans son top ten figuraient Screamin' Jay Hawkins, Buddy Holly, Jacky MacLean, Eddie Cochran, David Bowie, les Rolling Stones, mais aussi Bill Haley, Chuck Berry et Bob Dylan. Tous trois se retrouvent dans la chanson *Suck Baby Suck*, exercice de style masquant mal le recours systématique au dictionnaire de rimes : « Chuck » donne sa rime à « Suck » et « Lay Lady Lay » à « Bill Haley ». Puis, clin d'œil, Chuck Berry, le maître du rock'n'roll célèbre pour son fameux « pas de canard », revient à travers la figure de Donald Duck. On l'aura compris : cette chanson n'est pas la meilleure de Serge Gainsbourg et encore moins de *You're under arrest...* Elle est ce qu'il reste quand seul le savoir-faire permet de compenser les creux d'inspiration. Musicalement aussi, c'est une juxtaposition de gimmicks : la guitare de Billy Rush, le clavier de Gary Georgett, le saxophone de Stan Harrison et les chœurs de Brenda White-King et Curtis King Jr, qui ont remplacé les frères Simms de l'album *Love on the beat*. À noter que la chanson évoque pour la première fois le disque compact, qui supplantait alors le vinyle microsilicon. Une manière pour Serge Gainsbourg de marquer la fin d'une époque...

YOU'RE UNDER ARREST

GLOOMY SUNDAY

3'43

Paroles de Lazlo Javor. Musique de Rezzo Seress.

Adaptation française de Jean Maréze et François-Eugène Gonda

On cherche toujours dans les chansons des signes prémonitoires... C'est ce qu'a fait le journal télévisé d'une grande chaîne française à la mort de Serge Gainsbourg en citant les vers d'une « *de ses dernières chansons* ». Sauf que la chanson en question n'était pas de Serge Gainsbourg, mais une reprise revendiquée comme telle. En trente ans de carrière, le chanteur s'est assez peu plié à l'exercice. Et quand il l'a fait, c'était souvent avec des standards des années 1930 (*Mon légionnaire*, *Vieille Canaille* / *You rascal you...*). *Gloomy Sunday* est l'adaptation d'une vieille chanson hongroise qui a fait le tour du monde depuis sa création en 1933 par les auteurs et compositeurs hongrois Lazlo Javor et Rezzo Seress : *Szomorú Vasárnap*. Le morceau était alors interdit de diffusion dans les cabarets de Budapest : les autorités y voyaient une ode au suicide — ce à quoi se résoudra le compositeur de la chanson en 1968. Damia la fait sienne en février 1936 sous le titre *Sombre dimanche*, puis c'est au tour de Billie Holiday en 1941. Mais la chanson, littéralement maudite, est interdite d'antenne à la BBC, car jugée trop déprimante en temps de guerre — à la même époque, Rezzo Seress est déporté par les nazis dans un camp de travail. Depuis, de Sarah Vaughan à Ray Charles en passant par Elvis Costello ou Björk, « *the hungarian suicide song* » a été largement reprise. Et Serge Gainsbourg, bien qu'il adore Billie Holiday, la chante en français. Sa version diffère quelque peu de celle de Damia. Serge Gainsbourg l'actualise d'un parler plus « jeune ». Alors, effectivement, l'incroyable, c'est que le chanteur parle dans la chanson de mourir un dimanche, qui est le jour où la nouvelle de sa mort a été diffusée dans les médias. Ce fameux dimanche 3 mars 1991, la fin de la guerre du Golfe était déclarée. Des lors, on a cherché d'autres signes encore. En 1981, dans l'interview post-mortem qu'il donnait à Bayon pour le journal *Libération*, le chanteur datait sa mort vers 1990 à la fin de la Troisième Guerre mondiale. Comme dans la chanson, la prédiction tombait tout près de la réalité.

AUX ENFANTS DE LA CHANCE

4'06

En 1987, Serge Gainsbourg écrit son premier — et unique — hymne anti-droque. Le photographe Jean-Marie Périer, qui vient de réaliser le spot « *La drogue, c'est de la merde* », lui a demandé d'écrire une chanson sur le sujet. Serge Gainsbourg accepte et procède comme à son habitude, il s'appuie sur des jeux d'assonance, profitant de la proximité du conseil « dis-leur » et du terme « dealer ». Cependant la clé de la chanson ne réside pas dans ce refrain finement exécuté, mais dans l'entrée de chaque couplet qui donne son titre à la chanson, avant une énumération des drogues sous forme de « shoot » ou de « shit ». Pour cette chanson s'adressant à la jeune génération, Serge Gainsbourg s'est souvenu du nom d'un dancing où jouait son père, lui, l'enfant de la chance qui se vivait en sursis perpétuel : *Aux enfants de la chance*. Serge Gainsbourg est devenu père à son tour. Quelques mois avant d'aborder l'écriture de l'album *You're under arrest*, il a eu un nouvel enfant. Lulu est né le 5 janvier 1986. Deux ans avant sa naissance, Serge a demandé à sa compagne, Bambou, passée par toutes les turbulences, d'arrêter la drogue. « *Il respectait le fait que je me shoote, je respectais le fait qu'il boive. On était comme dans une période de transition, sans en être conscients à l'époque. Jusqu'au jour où il m'a demandé d'arrêter, quand j'avais 23 ans, parce qu'il connaissait des gens morts d'overdose très jeunes. Il ne voulait rien savoir, rien voir, il voulait que j'arrête. Aussi, il m'a demandé de tout arrêter parce qu'il voulait faire "la" petite Lulu. Avant de concevoir Lulu, j'avais perdu un bébé à six mois de grossesse... Je ne savais pas que j'étais enceinte... Personne ne s'en est aperçu, même pas Serge. Moi, avec toutes mes conneries, je ne m'en étais pas rendu compte!* » *Aux enfants de la chance* est le troisième single de l'album *You're under arrest*. C'est une très belle chanson. Quant à Lulu, qui continue de perpétuer le prénom (et nom) de son père, il honorera sa parole : il ne se drogue pas. Il ne boit pas non plus

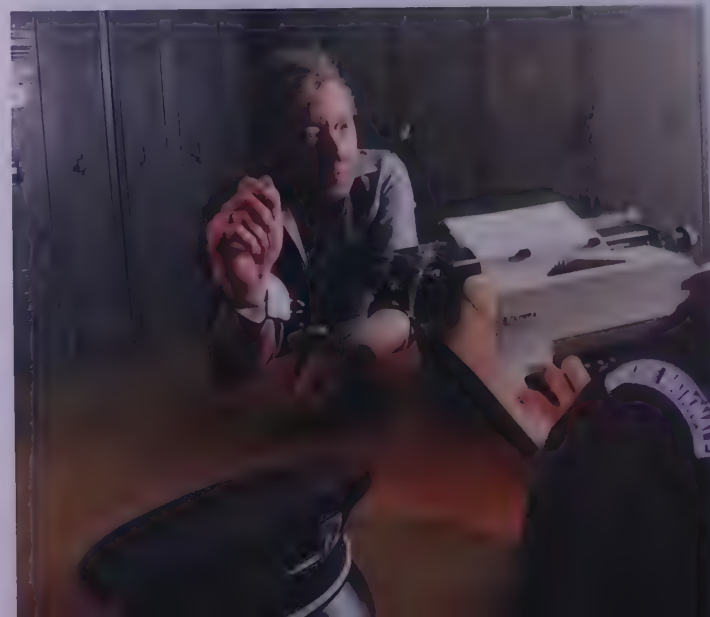
SHOTGUN

4'00

Un shotgun est un fusil de chasse, mais en langage populaire il désigne un phallus. *Shotgun*, dont les « shot » viennent après les « shoot » et les « shit » de *Aux enfants de la chance*, est la face B de ce qui constituera le troisième single de l'album — sur la version maxi, on trouvera également *Glass securit* où ce sont des shots de Tequila Aquavit qui accompagnent les montées exhibitionnistes du chanteur. La chanson s'adresse à Samantha, héroïne de ce quatrième album-concept en écho pour le moins décevant de l'album *Histoire de Melody Nelson*. Heureusement, en 1989, sous un intitulé légèrement provocant (« *Gainsbourg n'attend pas d'être mort pour être immortel* »), la parution de la première intégrale de l'artiste en 9 CD ou cassettes permettra de resituer l'artiste... Dans le cube, une place a été laissée vacante pour l'album *You're under arrest*.

SÉANCE

"GAINSBOURG
AUX MENOTTES"
AU COMMISSARIAT
D'AUBERVILLIERS,
EN BANLIEUE
PARISIENNE.



GLASS SECURIT

3'38

« Les femmes, ça fait pédé », faisait-il chanter en 1978 à Régine. Neuf ans plus tard, Serge Gainsbourg continue d'explorer le thème du donjuanisme, qui ne serait rien d'autre qu'une forme d'homosexualité refoulée. Mais quelle lassitude l'a gagné entre-temps... « La chair est triste, hélas ! et j'ai lu tous les livres », semble dire Serge Gainsbourg, qui cite un autre vers de Mallarmé à la fin de sa chanson : « Avance le palais de cette étrange bouche / Pâle et rose comme un coquillage marin » (dans *Une négresse par le démon secouée*, de Mallarmé).

L'expression faussement anglaise « Glass securit » vient de « Verre securit ». C'est une forme de verre incassable. Mais chez Gainsbourg, c'est un cocktail. Elle aide le Don Juan à accomplir ses exploits qui, comme l'indiquent les rimes de la chanson, convergent tous vers des parties en « it » (« clît- », « bit- »). En réalité, Serge Gainsbourg a fait le tour de la question. « Gainsbourg est un hétérosexuel esclave d'un deuxième sexe qu'il traite de haut, qu'il exècre et méprise, mais que — nécessairement — il condescend à honorer du sien. Il ne peut se passer physiquement de ces compagnes dont la présence l'ennuie, la vanité l'insupporte et la faiblesse d'esprit lui inspire un accablant dédain moral », analyse Yves Salgues¹.

Sa vie n'est alors qu'une longue dépression soignée par le travail. Quelles sont ses journées ? En 1987, Serge Gainsbourg vit seul. Il a logé femme et enfant (Bambou, Lulu) dans une maison du 13^e arrondissement de Paris. Il prend ses repas dans sa petite cuisine en longueur de la rue de Verneuil. Serge Gainsbourg se console de reliques. Et entre les deux grands portraits que l'artiste Stefan de Jaeger a réalisés de lui et de Bambou à partir d'un collage de polaroids (1981), il se surprend encore à fantasmer en écrivant pour la chanteuse Viktor Lazlo (*Amour puissance six*), et en déposant des titres à la Sacem, parfois avec textes (*You You You But Not You*, *Hey Man Amen*, *Seigneur et saigneur*, pour ses spectacles au Zénith en 1988), parfois sans (*Berceuse de Jocelyne*). Et pour achever de tromper l'ennui, il se rend une fois par mois à la cafétéria du commissariat du 6^e arrondissement, place Saint-Sulpice, pour prendre un verre avec ses nouveaux amis de la police. Parfois, il leur demande de venir le chercher à la sortie des boîtes de nuit. Les retours en fourgon avec le gyrophaire, quoi de plus amusant...

¹ Yves Salgues, *Gainsbourg ou la provocation permanente*, Jean-Claude Lattès, 1989.

DISPATCH BOX

2'53

C'est un texte très référencé : on y croise « Delta Ville » (par rapport au film *Alphaville* de Godard), Caryl Chessman (le célèbre condamné à mort américain pour viols, kidnappings, etc., fervent militant de l'abolition de la peine de mort), entre autres jeux de mots sur une époque désormais révolue mais que Serge Gainsbourg a très bien connue : celle du vinyle (« tout ça tourne au vinyle », pour dire « tout ça tourne au vinaigre »). Oui, mais une « dispatch box » ? Eh bien, c'est ainsi qu'on désigne une valise diplomatique. Celle de Serge Gainsbourg garantit l'immunité au « pêcheur » impénitent, qui livre là les ultimes confessions du baiseur blasé. Le titre s'ouvre sur un funk blanc à cocottes de guitares et gros son de battene compressée, lesté d'un vocabulaire tout en « r » en droite lignée de *Lola Rastaquouère* plein de nibards, de dragues et de drogues. Morceau anecdotique mais avec une touche d'émotion sur le finale annonçant avec ses « cinq ans de légion, étrange », le dernier morceau de l'album (*Mon légionnaire*). À noter aussi, le jeu de mots « treize à la douze » que Serge Gainsbourg reprendra trois ans plus tard dans *White and black blues*, chanson représentant la France au concours de l'Eurovision par la voix de Joëlle Ursul.

MON LÉGIONNAIRE

Par Michel Maffrand
Musique de Serge Gainsbourg

Quatrième et dernier single de *You're under arrest*, *Mon légionnaire* est une reprise avec *Gloomy Sunday* l'une des deux reprises de l'album. Elle a été créée par Marie Dubas en 1936, elle reste associée à Fritzi Marou, pour deux raisons au moins : la chanteuse en fit un classique dans la première période de sa carrière et elle est signée par Raymond Asso, ancien légionnaire qui fut son amant et Pygmalion, et Marquerite Monfroy, qui composa bon nombre de ses succès (du *Fanion de la légion* avec Léo Asso à *L'Hymne à l'amour* sur un texte d'Édith Piaf). Fritzi Marou, Étienne Daho, qui rencontrera le succès quelque temps plus tard, en 1968, sa reprise de *Mon manège à moi*, cette relecture « modérée » d'une chanson de Piaf achève de faire de l'album *You're under arrest* l'un des meilleurs ventes de Serge Gainsbourg. Le chanteur s'y voit même cynique : « Tu ne te rends pas compte le jack-pot (c'est du braquage) les pedes vont danser dessus cet été », confie-t-il alors au *Nouvel Observateur*. Mais contrairement à Étienne Daho, Serge Gainsbourg a pu rencontrer Édith Piaf. Tout jeune chanteur, il s'est rendu boulevard Lannes, où un petit staff d'auteurs, compositeurs, amants concoctaient pour la légende Fritzi Marou un répertoire sur mesure. Elle était à la fin de sa carrière, lui au début. Elle lui demanda : « Qui c'est ce garçon-là ? » Elle lui aurait même dit : « Si tu as les yeux pareils, il ne peut pas être un méchant garçon. Serge, on va travailler ensemble. » Cela ne s'est pas fait. Regret de Serge Gainsbourg, qui a écrit : « la dernière chanteuse populaire ». Il lui rend hommage avec cette chanson assortie d'un clip de Luc Besson.

SEPTEMBRE
1988 : POUR LE
SINGLE *MON
LÉGIONNAIRE*, UNE
DES RARES REPRISES
DU CHANTEUR

PAGES SUIVANTES
SEPTEMBRE 1989,
SUR LE TOURNAGE DE
STAN THE FLASHER,
DERNIER FILM DE
GAINSBOURG.

¹ Cité dans *Le Nouvel Observateur* du 7 mars 1991





EXTRAS

SEX-SHOP

COMME UN BOOMERANG

L'AMI CAOUETTE

LE CADAVRE EXQUIS

RACCROCHEZ C'EST UNE
HORREUR

MY LADY HÉROÏNE

TROIS MILLIONS DE JOCONDE

GOODBYE EMMANUELLE

SEA SEX AND SUN

MISTER ICEBERG

LES PAPILLONS NOIRS

JE PENSE QUEUE

DIEU FUMEUR DE HAVANES

LA FAUTIVE

JE VOUS SALUE MARIE

SOUVIENS-TOI DE M'OUBLIER

CHARLOTTE FOR EVER

PLUS DOUX AVEC MOI

HEY MAN AMEN

SEPTEMBRE 1988 : SUR LE
TOURNAGE DU CLIP *MON
LÉGIONNAIRE*, RÉALISÉ PAR
LUC BESSON.

SEX-SHOP

2'57

Extrait de la b.o. du film *Sex-shop* de Claude Berri, sorti le 25 octobre 1972.

En 1972, Claude Bern, fils d'un fourreur polonais et d'une ouvrière roumaine, installé passage du Désir à Paris, propose au musicien le plus sulfureux de son époque de composer la bande originale de son nouveau film. Claude Bern vient de se faire remarquer avec deux films autobiographiques, *Le Vieil Homme et l'enfant* et *Le Pistonné*. Pour *Sex-shop*, le réalisateur, qui joue également le personnage central du film, demande à Serge Gainsbourg d'utiliser la chanson *La Décadance* et de composer d'autres musiques originales. *Sex-shop*, c'est l'histoire d'un libraire qui face à d'importantes difficultés financières et à une vie sexuelle en berne résout le tout en se lançant dans l'ouverture d'un sex-shop ! 1972, c'est le pic de la libération des mœurs. Et le film ne traite que de cela, questionnements sur l'échangisme et la pornographie au long de tirades dantesques de l'acteur Jean-Pierre Maudel. Serge Gainsbourg, qui vient de composer *Les Petits Ballons* pour un hypothétique retour de France Gall, une chanson confondant la jeune chanteuse avec une poupée gonflable (!), est dans l'ambiance : il s'adonne à tout un vocabulaire d'insultes licencieuses sur une musique composée avec Jean-Claude Vannier. Durant la même période, Jane Birkin tourne *Don Juan 73* (Roger Vadim) avec Brigitte Bardot. Une scène montre les deux actrices nues dans un lit. Aucun doute : la révolution sexuelle est loin d'être terminée, que le couple Birkin-Gainsbourg illustre chacun à sa manière. Mais après la musique de *Sex-shop*, Serge Gainsbourg se remet au travail, et compose le premier album de Jane Birkin, *Di Doo Dah*, qui de la chanson-titre à *Help camionneur* en passant par *Les Capotes anglaises*, ne quitte guère le registre coquin — et contient aussi une des chansons préférées de Jane Birkin, la plus mélancolique, *Leur plaisir sans moi*. Quant à Claude Bern, Serge Gainsbourg le retrouvera dix-sept ans plus tard. Mais cette fois, c'est lui qui sera derrière la caméra. *Stan the Musician*, dernière réalisation de Serge Gainsbourg, met en scène la vie d'un excentrique anglais, vien obsédé en proie à des difficultés conjugales. Serge Gainsbourg et Claude Bern avaient donc, outre d'habiter à une rue d'écart (rue de Verneuil pour l'un et rue de Lille pour l'autre), plus à voir qu'on ne pouvait le croire.

COMME UN BOOMERANG

2'41

Inédit. Exhumé sur *L'Intégrale Serge Gainsbourg*

Enregistré le 22 janvier 1975 au studio Vogue de Villeteuse

Depuis sa victoire au concours de l'Eurovision, le 20 mars 1965, avec sa chanson *Poupée de cire, poupée de son* pour France Gall, Serge Gainsbourg a régulièrement voulu retenter sa chance. En 1967, il écrit *Boum Badaboum* pour Minouche Barelli et en 1975 *Comme un boomerang* pour la chanteuse Dani. L'ancien mannequin, future patronne de boîte de nuit (*L'Aventure*) et apprentie fleuriste (créatrice du concept de magasins Au nom de la rose), a été aussi une grosse vendeuse de disques. En 1968, il s'est écoulé 1 million du 45-tours *Papa vient d'épouser la bonne*. En 1974, la chanteuse est pressentie pour représenter la France à l'Eurovision. Mais sa présence est annulée in extremis en raison du deuil national imposé de manière concomitante à la mort du Président Georges Pompidou. Qu'importe, elle s'y remet l'année suivante et Serge Gainsbourg lui écrit une chanson, *Comme un boomerang*, reprise d'un thème déjà donné à Jean-Claude Braly dans la comédie musicale *Anna : Boomerang*. Pourtant, la jugeant trop provocante, le jury de sélection de l'Eurovision demande à son auteur d'en modifier le texte. Il refuse. Et pour la deuxième année consécutive, Dani passe à côté de l'Eurovision. Vingt-cinq années plus tard, Serge Gainsbourg est mort depuis dix ans quand en 2001 la chanteuse Dani exhume le titre. Elle fait écouter à son ami Etienne Daho. Et la chanson devient ce qu'elle n'avait jamais dû cesser d'être : un tube. Ce qui, en matière d'hérités, est plutôt rare chez Serge Gainsbourg, car il laissait rarement dormir des pépites dans ses tiroirs. Dani a eu enfin sa victoire : celle du public. Depuis, la maison de disques Universal a publié la version de Serge Gainsbourg, enregistrée le 22 janvier 1975 au studio Villeteuse de la maison de disques Vogue.

L'AMI CAOUCETTE

3'07

45-tours paru en juin 1975.

« Une connerie monumentale », admettra Serge Gainsbourg dans sa dernière interview, réalisée le 14 novembre 1990. Pourtant, sur le moment, c'était bienvenu au niveau des relevés Sacem... *L'Ami Caouette*, sorti en juin 1975, est le premier tube d'été de Serge Gainsbourg. La chanson marque également la collaboration avec un nouvel arrangeur dans le studio de création « Serge Gainsbourg », Jean-Pierre Sabar. Croisé comme pianiste au temps de *Histoire de Melody Nelson*, cet enfant de Constantine formé par Maurice Duruflé peut être capable du meilleur comme du pire. Et avec *L'Ami Caouette*, on est plus proche de ses collaborations avec David Martial (l'antillais « Cé-Cé-Cé-Célimène, toute la nuit, on va dan, Cé-Cé-Cé-Célimène », etc.) que de Françoise Hardy avec laquelle le musicien a également travaillé. À sa décharge, il faut dire que la chanson n'est pas la plus inspirée de Serge Gainsbourg : un jeu de mots vaguement scato dans la continuité de son nouveau thème d'inspiration depuis l'album *Vu de l'extérieur* (1973). Dans la chanson, « caouette » profite d'une versification en rejets qui peut prendre de multiples formes. Alors, caouette, cacacouette, ou caca tout court ? That is the question. Mais une certitude demeure : la chanson a longtemps entaché l'œuvre de Gainsbourg. Pourtant, la connerie, « c'est la décontraction de l'intelligence » (précepte maison). Heureusement, en parallèle, Jean-Pierre Sabar et Serge Gainsbourg travaillent au deuxième album de Jane Birkin, *Lolita Go Home*, qui reste encore aujourd'hui une bonne nouvelle.

LE CADAVRE EXQUIS

2'54

Extrait du 45-tours *L'Ami Caouette* paru en juin 1975

Voici une musique qui inspirera deux textes différents mais sur des thèmes assez voisins : *Le Cadavre exquis* et *French Graffiti*. Serge Gainsbourg enregistre la première chanson en juin 1975 à Paris. Elle devient la face B du 45-tours *L'Ami Caouette*. Le chanteur, qui s'est toujours revendiqué de l'héritage des surréalistes, cite le mode d'écriture aléatoire inventé par André Breton et ses disciples. C'est d'abord un jeu : chacun écrit dans son coin une phrase, qu'on mélange aux autres puis qu'on accole au hasard d'un tirage au sort. C'est un pari sur la transmission de pensée dans un lieu et à un moment donnés. Dans la chanson de Gainsbourg, on croise des mouches à merde qui reviendront sous forme cantharde dans *La Ballade de Johnny Jane* (1976) et des « caresses manuelles » qui se retrouveront dans la chanson *Goodbye Emmanuelle* (1977). Orchestrée par le nouvel arrangeur maison, Jean-Pierre Sabar, la musique accueille quelques semaines plus tard le texte de *French Graffiti* sur l'album *Lolita Go Home*. Deuxième disque de Jane Birkin après *Di Dou Dah* (1973), *Lolita Go Home* mêle pour moitié reprises de standards américains (Cole Porter, Rodgers & Hart) et compos originales. La particularité de ces chansons est d'avoir été écrites par Philippe Labro. Connu pour son look veste de bûcheron ramené d'un voyage initiatique aux États-Unis au milieu des années 1950, et grâce auquel une reconnaissance mutuelle s'établira avec Johnny Hallyday pour lequel il écrit également des textes, Philippe Labro est un journaliste en vue, travaillant aussi bien pour la radio, la presse écrite que pour la télévision. Pour *French Graffiti*, clin d'œil au film *American Graffiti* sorti deux ans plus tôt, Philippe Labro applique le même principe que pour *Le Cadavre exquis* : il inventore des mots laissés au hasard dans les toilettes publiques. Le comble, c'est que les deux chansons sont réussies...

RACCROCHEZ C'EST UNE HORREUR

3'13

Extrait du 45-tours paru en octobre 1976.

En duo avec Jane Birkin.

Face B du mélancolique *Ballade de Johnny Jane*, extrait de la bande originale du film *Je t'aime moi non plus*, *Raccrochez c'est une horreur* en est le versant déridé. Partant d'un jeu de mots dérivé du *Raccrochez c'est une erreur*, c'est un duo en forme de blague exécuté par Jane Birkin et Serge Gainsbourg. Elle joue la vierge effarouchée, lui le vieux satyre, pervers pépère dont on entend la voix par combiné interposé. C'est une chanson qui fait toujours du bien à entendre avec sa rythmique disco kitsch assez plaisante. Comme la face A cocomposée avec Jean-Pierre Sabar, la chanson doit beaucoup à la collaboration avec le nouvel arrangeur de Serge Gainsbourg. Depuis le départ de Jean-Claude Vannier, Sabar travaille essentiellement sur les musiques de film (*Aurais dû faire gaffe*, *Le choc est terrible*, *Je t'aime moi non plus*, *Madame Claude*, *Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine*, *Goodbye Emmanuelle* avec *Yesterday yes a day*) et les tubes d'été (*L'Ami Caouette*).

MY LADY HÉROÏNE

3'10

Extrait du 45-tours paru en juin 1977.

D'après une musique d'Albert Ketelbey.

Huit mois après l'échec commercial de l'album *L'Homme à tête de chou*, Serge Gainsbourg revient à une forme plus évidente de chanson. En juin 1975, il s'y est déjà essayé avec *L'Ami Caouette* : c'est l'exercice du tube de l'été. Il récidive en juin 1977 avec un 45-tours comptant *My Lady Héroïne* en face A et *Trois millions de Joconde* en face B. Ce titre, nous l'avons aperçu depuis sur l'un des rares manuscrits connus de Serge Gainsbourg : une recherche de titres légèrement mise en scène jusque dans ses ratures et son écriture hachée. Enregistré à Londres sous la direction musicale d'Alan Hawkshaw, *My Lady Héroïne* n'est pas le plus grand texte de Serge Gainsbourg. Partant d'un rapprochement sémantique (lady, héroïne), la chanson explore d'un même coup le champ lexical associé au chanvre et à l'héroïne, drogue qui se substitue, selon l'expérience éprouvée, à toutes les maîtresses. Mais la mélodie est très belle. Elle est née d'un emprunt à une œuvre du compositeur anglais Albert Ketelbey (1875-1959), *Sur un marché persan*. D'inspiration orientale, c'est la plus célèbre de ses compositions de « musique légère ». Grâce soit rendue à Gainsbourg de nous l'avoir fait connaître maintenant que son nom est créditée dans la chanson. Et une pensée pour ce compositeur qui finit ses jours sur l'île de Wight de la plus belle des manières qui soit : en jouant au billard.



SERGE GAINSBOURG
PRÉSENTANT LE
PUBLIC À LA
CHIFFRE DES
PRÉSENTATIONS
ANNÉE 1980

TROIS MILLIONS DE JOCONDE

3'03

Extrait du 45-tours *My Lady Héroïne* paru en juin 1977

Face B du 45-tours *My Lady Héroïne*, *Trois millions de Joconde* s'enregistre en mai 1977 à Londres. C'est un disco-rock singulier dans la discographie de Serge Gainsbourg. La chanson imagine le portrait de Léonard de Vinci imprimé sur papier toilette à la façon des sérigraphies d'Andy Warhol. Une chanson ngolote qui est aussi, paraît-il, une des favorites de Charlotte Gainsbourg. Mais pourquoi *La Joconde* ? Serge Gainsbourg était un grand habitué du Louvre. Il pouvait s'y rendre une fois par semaine. (Le seul endroit où il ne fumait pas.) On se souvient de ces images le voyant caresser *La Mort de Sardanapale* d'Eugène Delacroix, une de ses toiles préférées avec *Le Martyre de saint Sébastien* d'Andrea Mantegna. Et *La Joconde* ? Guère à son goût. Mais cette possibilité d'imaginer le plus célèbre tableau du Louvre sur papier toilette et de s'autoriser le jeu de mots « Léonard de WC » nous rappelle une autre histoire de Serge Gainsbourg. En 1949, Lise Lévtzky, sa fiancée, en quête d'un nouveau logement, trouve, par l'entremise de son patron, l'écrivain surréaliste Georges Hugnet, refuge chez Salvatore Dali. Ces quatre mois marqueront à jamais Lucien / Serge Gainsbourg. Il n'a pas encore renoncé à la peinture et, à chacune de ses permissions, le jeune appelé se rend au 88 rue de l'Université. Outre une pièce recouverte d'astrakan du sol au plafond, un détail le frappe : Dali recycle ses brouillons sous forme de papier toilette. « Lise » et « Lulu » se « torchent » avec les dessins du peintre. Sans songer à en faire un stock de survie ! Car ce sont des millions qui partent chaque jour dans les égouts... Mais des années après, devenu riche, Serge Gainsbourg rachètera à prix d'or une de ces esquisses. La chanson *Trois millions de Joconde* s'appuie sur ce souvenir et pousse plus loin encore le bouchon : Serge Gainsbourg imagine là une revanche sur toutes les filles qui ont arboré ce sourire biaisé à la Mona Lisa et dont le jeune Lucien Gainsbourg a tant souffert.

GOODBYE EMMANUELLE

3'21

Extrait de la b.o. du film *Goodbye Emmanuelle* de François Leterrier, sorti le 14 octobre 1977

Musique de Jean-Pierre Sabar et Serge Gainsbourg

Ce fut une des fois où Serge Gainsbourg manqua de son flair légendaire en 1974, Just Jaeckin, photographe et réalisateur publicitaire croisé sur les tournages de l'émission TV *Dim Dam Dom* produite par Daisy de Galard, propose à son copain Serge Gainsbourg de composer la musique de son premier film, *Emmanuelle*. Après une projection, Serge Gainsbourg décline l'offre : pas le temps et trop à l'eau de rose. Sorti sur les écrans le 1^{er} juin 1974, *Emmanuelle*, avec la sublime Sylva Kristel, est l'un des plus gros cartons du cinéma français, restant dix ans à l'affiche sur les Champs-Élysées ! En laissant la musique au jeune compositeur Pierre Bachelet, Serge Gainsbourg est passé à côté d'une rente... Il se rattrape. En 1977, sort *Goodbye Emmanuelle*, tourné par François Leterrier après la suite mort-née *Emmanuelle 2* tombée sous le coup de la censure. « Ça l'agaçait d'avoir raté le coche sur un tel succès mondial : "Putain, le pognon que j'ai perdu". » D'autant que Serge Gainsbourg a également raté *Les Valseuses* du jeune réalisateur Bertrand Blier. Là aussi, un succès au box-office ! Pour *Goodbye Emmanuelle*, Serge Gainsbourg s'adjoint la collaboration d'un nouvel arrangeur, Jean-Pierre Sabar, dont le mérite entre autres est de l'avoir initié au reggae. Deux ans avant l'album *Aux armes et caetera*, c'est sa première incursion dans le registre jamaïcain — dont on entend également en 1977 une première tentative avec la chanson *Zanzibar* pour le film *Auras-tu faire gaffe, le choc est terrible*. Serge Gainsbourg joue du prénom *Emmanuelle* dont les rimes sont pleines de promesses. Jane Birkin, qui a joué entre-temps dans le premier film de Gainsbourg *Je t'aime moi non plus* (1976), prête sa voix au refrain. Quant à Just Jaeckin, Serge Gainsbourg le retrouvera sur la musique de *Madame Claude*, où Jane Birkin chantera la chanson *Yesterday yes a day* (dont elle aurait écrit les paroles), et sur des publicités pour des lave-vaisselles.

SEA, SEX AND SUN

4'17

Paru le 10 juin 1978.

« L'Ami Caouette, c'était une connerie. » Toujours selon la même interview, du 14 novembre 1990, *Sea, sex and sun* c'était « une autre connerie que j'ai écrite, crachée comme du venin, en dix minutes. Mais c'était pour les sous ». Ça va, alors... *Sea, sex and sun*, troisième tube de l'été après *L'Ami Caouette* en 1975 et *My Lady Héroïne* en 1977, est une des uniques incursions de Serge Gainsbourg dans le genre disco. Cet homme « accablé d'impôts » se vivait comme « le plus humble des serveurs du show-business¹ ». Mais si la France l'a finalement tant aimé c'est que, contrairement à bon nombre de ses confrères, il n'a jamais essayé de se soustraire à ses obligations de citoyen... Ses impôts, il les payait en France, avec ce genre de « connerie » qui fait aussi du bien au fessier (c'est un tube de boîte de nuit). Enregistrée en mai 1978 au studio Phonogram à Londres, sous la direction musicale du claviériste anglais Alan Hawkshaw, au côté du chanteur depuis l'album *Vu de l'extérieur*, la chanson connaît deux versions, l'une française, l'autre anglaise. L'époque est alors au *Love me baby* de Sheila, ex-yéyé reconverte au disco en compagnie du producteur Nile Rodgers (cf. *Chic* et *Let's dance* pour David Bowie). *Sea, sex and sun* est un tube façon Club Med'. Mais ce n'est pas le vrai Gainsbourg. Lui, c'est *L'Homme à tête de chou*... À l'automne, la chanson *Sea, sex and sun* connaîtra une deuxième carrière, en illustrant la bande originale du film *Les Bronzés*, de Patrice Leconte : gros succès de cinéma.

¹ Yves Salgues, *Gainsbourg ou la provocation permanente*, Jean-Claude Lattès, 1989

MISTER ICEBERG

3'33

Extrait du 45-tours *Sea, sex and sun*, paru le 10 juin 1978

Une de ses blagues favorites : « Vous savez qui a coulé le Titanic ? Iceberg ! Encore un juif ! » En 1978, Serge Gainsbourg en fait une chanson, qui n'a apparemment rien à voir avec la blague, mais dont le jeu de mots constitutif (l'épaulé nord / le pôle nord) peut laisser cependant entendre un accent nieur rappelant l'humour juif du film *Les Aventures de Rabbi Jacob* (1973). Enregistré durant les séances de *Sea, sex and sun* (du 22 au 24 mai 1978, au studio Phonogram, Londres, sous la direction musicale d'Alan Hawkshaw), *Mister Iceberg* en est la face B — le soleil en face A, la glace en face B ! Mais là, rien du disco de *Sea, sex and sun*. Serge Gainsbourg, délaissant un temps le talk-over pour renouer avec une mélodie chantée, enregistre un rock en laid-back lesté d'un orgue et de chœurs cool traversés par une guitare à effet chorus. La guitare, c'est Alan Parker, musicien anglais avec lequel Serge Gainsbourg n'a cessé de travailler depuis l'album *Histoire de Melody Nelson*. Et comme pour *Sea, sex and sun*, une version anglaise de *Mister Iceberg* sera enregistrée, à laquelle participera Jane Birkin. Sur un mode analogue, Serge Gainsbourg écrira en 1988 *Hey Mister Zippo* pour sa compagne Bambou, du nom de l'accessoire dont il jouait pour allumer ses cigarettes

LES PAPILLONS NOIRS

1978

Un album qui change le jeu de Brecht, paru en avril 1978.

À l'écoute de...

Le jeune Mikael Arnaud découvre le quartier le monde de la chanson. Elle est en pleine production, c'est elle qui produit en 1967 pour la télévision le premier disque d'Anna. Au moment où elle songe à arrêter. Serge Gainsbourg lui compose une dernière chanson. Il lui doit bien ça. Elle a une dernière chose à lui demander. Mais peu de temps. Douze belles dans la peau, son premier mariage lui a permis d'en devenir un des auteurs, et plus tard, c'est de la jeune Mikael Arnaud qui écrit pour elle, beaucoup pour le fils de Michel Arnaud, Dominique Walter. Les Papillons noirs est un titre qui a un peu d'espiègle, mais surtout, ça a aussi l'arrangement. Michel Colombier. Il est écrit par le même qui fut secrètement amoureux de la chanteuse. Et on entend la voix plus celle de Mikael Arnaud dans l'enregistrement original. Les Papillons noirs. Le disque paraît en juin 1966 chez Pathe-Marconi. Deux ans plus tard, en 1978, la chanson ressort. Un jeune groupe rêve d'un répertoire punk français, il veut pour son deuxième album, *Ok, Carole*, être un peu comme après un vrai succès, à l'époque un an plus tôt *La fille du Père Noël* de Jacques Dutronc sur son premier album. Serge Gainsbourg reconnaît le ton qui se trouve être dans la même maison de disques que son entourage en studio et lui écrit même un titre, *Betty Jane Rose*. En novembre 1978, Bijou, invite le chanteur à ses concerts. Cela se déroule à Bercy, dans la Marne. C'est la première étape qui va conduire Serge Gainsbourg à revenir sur scène après quinze ans d'absence. Le public n'est pas prêt à le reconnaître. En même temps, un groupe de punk français, Distorsion reprend *Le Poinçonneur des Lilas*. Tout cela se passe un an avant que Serge Gainsbourg ne revienne pour la première fois. À la même époque, un livre de Jacques Philipponne la première anthologie Gainsbourg pour les jeunes. Le disque de ces premiers disques ne va pas tarder à être réédité, c'est le disque d'oraison.

EN 1978 SUR SCÈNE
AVEC LE GROUPE
BIJOU, QUI VIENT DE
REPRENDRE UN VIEUX
GAINSBURG, LES
PAPILLONS NOIRS.



JE PENSE QUEUE

Extrait de la bande-son du film *Je vous aime* de Claude Berri, sorti le 17 décembre 1989.

- QUAND VOUS DITES QUE LES FEMMES SONT DES CHIENNES, C'EST UN COMPLIMENT ?
- ABSOLUMENT.
- POUR LES CHIENS ?
- NON, POUR LES FEMMES !

Extrait d'un dialogue du film *Je vous aime*, entre Serge Gainsbourg et Catherine Deneuve, qui joue le rôle d'une journaliste. Pour cette réalisation de Claude Berri, déjà croisé en 1972 pour la musique du film *Sex-shop*, Serge Gainsbourg dit que le cinéaste s'est inspiré de sa propre vie. D'ailleurs, certaines scènes sont tournées chez le chanteur. En 1980, Jane Birkin a quitté la rue de Verneuil. Ce film paraît être une forme de retour sur soi pour celui qui n'a plus que le cynisme pour masquer son chagrin. Dans la séquence de la chanson, on voit Serge Gainsbourg esquisser dans son salon une comptine, qui prend bientôt forme dans un chenil : le chanteur y est accompagné de trois joyeuses choristes. Puis, suivant une musique arrangée par Jean-Pierre Sabar, Serge Gainsbourg chante à l'oreille d'un chien, le meilleur ami de l'homme, en tout cas de l'auteur de l'aphorisme « *l'amour est aveugle et sa canne est rose* ». *Je pense queue* n'est pas une chanson majeure de Serge Gainsbourg, mais, jeu de mots potache à l'appui, elle préfigure bien les bases de Gainsbarre, marionnette agitée aux yeux du grand public.



SEPTEMBRE 1989,
AVEC CLAUDE BERRI
STAN THE FLASHER
ILS AVAIENT DÉJÀ
TRAVAILLÉ ENSEMBLE
(SEX-SHOP, JE VOUS
AIME) ET ÉTAIENT
VOISINS.

JE VOUS SALUE MARIE

2141

Extrait de la b.o. du film *Je vous aime* de Claude Berri, sorti le 17 décembre 1980

Un an après le scandale provoqué par la relecture reggae de *La Marseillaise*, on peut s'étonner, comme le relèvent Yves-Ferdinand Bouvier et Serge Vincendet¹, de la relative indifférence dans laquelle sort cette adaptation aux mêmes couleurs jamaïcaines de *L'Ave Maria* catholique. La prière chrétienne sert ici d'illustration à la b.o. du film *Je vous aime* de Claude Berri, sorti en décembre 1980. Le film n'a pas eu un grand succès. Mais ce reggae est aussi un signe de l'épuisement d'une formule, qui se confirmera avec l'album *Mauvaises Nouvelles des étoiles*, suite reggae de l'album *Aux armes et cætera* placée sous le signe du Christ répudié

EN HABIT DE BILLETS
DE BANQUE : IL
AIMAIT LES BRÛLER
OU LES DONNER
SOUS FORME DE
GROS POURBOIRES
AUX TAXIS PARISIENS.

¹ *L'Intégrale et cætera*, éditions Bartillat, 2005



L'année suivante, c'est au tour de Charlotte Gainsbourg de faire ses débuts en studio. Elle est accompagnée par son père, qui fait de la guitare et du piano, et par son frère aîné, qui joue de la basse. Le duo est dirigé par le compositeur et arrangeur américain David Byrne, qui a travaillé avec Serge Gainsbourg sur son dernier album, *Le monde*. Le titre de la chanson est *Don't forget to tell me*, qui signifie en français « N'oublie pas de me dire ». La chanson est écrite par Serge Gainsbourg et Charlotte Gainsbourg. Elle est produite par David Byrne et est présente sur l'album *Charlotte Gainsbourg*, sorti en 1998.



CHARLOTTE FOR EVER

Un clip qui a marqué l'histoire du cinéma de Charlotte Gainsbourg, paru en septembre 1986.

Écriture et réalisation : Serge Gainsbourg

Musique : Serge Gainsbourg / Chateaufort 33

Le clip est dédié à Charlotte Gainsbourg, après *La poupée* et *Charlotte*. Elle est extraite de la bande originale du film *L'âme nomade*. Tout comme *Lemon incest*, premier duo avec Charlotte Gainsbourg en 1984, elle se retrouvera sur l'album que Serge Gainsbourg publiera en 1986. Depuis la séparation avec Jane Birkin, leur fille semble s'être éloignée du chanteur. Et dix ans après avoir fait tourner la mère, Serge Gainsbourg, dans le film *Je t'aime moi non plus*, il la met en scène dans un clip qui se présente comme réalisé par *Charlotte for Ever*, tourné aux studios de Boulogne-Billancourt. Charlotte Gainsbourg, qui n'est cependant pas une débutante. Après un petit rôle dans *Les années de la vie*, que d'Élie Chouraqui, où elle joue la fille de Catherine Deneuve, et donne la réplique à l'acteur Christophe Lambert, elle décroche le 24 février 1986, un César pour sa prestation dans le film *L'âme nomade* de Claude Miller. Au départ, Serge Gainsbourg a pensé à Christophe Lambert pour jouer son rôle. Ce qui ne se fera finalement pas. *Charlotte for Ever* tient sur un ticket de métro. C'est l'histoire d'un jeune homme (le dénommé Stan) que seule la jeune Charlotte Gainsbourg peut faire émerger de sa torpeur alcoolisée. Il y est écrit galement que Stan est un faussaire — donc Stan the Faussaire, quatre ans après *Le dernier tueur*, le dernier film de Serge Gainsbourg comme réalisateur. Et que, puisque Serge Gainsbourg est lui-même au fond du trou, il tourne des clips de groupes en vogue (*Tes yeux noirs*, pour Indochine), des publicités pour des eaux de toilette (en particulier pour un parfum signé par Jean Paul Gaultier, avec qui Serge Gainsbourg a travaillé sur le film *Les années de la vie* et fait scandale à la télévision française en faisant des publicités pour le parfum de Whitney Houston (le fameux « *I want to take a little* ») et des publicités de l'animateur Michel Drucker). Et Charlotte Gainsbourg, en roue libre qu'il finit par trouver un producteur pour lui faire tourner le rôle principal au côté de sa mère, qui a été interdite aux moins de 12 ans. Sans doute, elle a-t-elle déjà rencontré son public ? Rien n'est

PAGES PRÉCÉDENTES :
AVEC CATHERINE
DENEUVE SUR LE
TOURNAGE DU FILM
JE VOUS AIME DE
CLAUDE BERRI,
SORTI LE 17
DECEMBRE 1980.

moins sûr. Mais une chanson en ressort. Enregistrée avec l'équipe de *Love on the beat* (le guitariste Billy Rush, dans son studio new-yorkais Dangerous Music), elle annonce sur une jolie mélodie les derniers éclats du compositeur. Il s'avérera que cette musique est un emprunt au compositeur russe Aram Ilitch Khatchatourian (*Andantino pour piano*, opus 5).



EN 1986, AVEC
CHARLOTTE
TOURNAGE D'UN
CLIP POUR L'ALBUM
*CHARLOTTE FOR
EVER*. UNE DES
"FEMMES DE SA VIE",
SELON LISE LÉVITZKY,
PREMIÈRE ÉPOUSE DU
CHANTEUR

PLUS DOUX AVEC MOI

5'05

Extrait de l'album *Charlotte for Ever*, paru en novembre 1986

En duo avec Charlotte Gainsbourg

Extrait du film *Charlotte for Ever*, la chanson figure sur le premier album de Charlotte Gainsbourg *Charlotte for Ever* sorti la même année, en 1986. Elle apparaît également sur la troisième intégrale de Serge Gainsbourg (2011), à la suite de l'album *Love on the beat*, qui compte avec *Lemon incest* le premier des quatre duos que le chanteur effectuera avec sa fille. La production est confiée à l'équipe new-yorkaise de *Love on the beat*, et identifiable grâce aux guitares en lignes claires de Billy Rush. Stan Harrison est au saxophone, très présent, et les frères Simms aux chœurs, tout du long : des « Ou-o »u, des « ah-ah », au milieu desquels la chanteuse (Charlotte) place une des dernières trouvailles de son père de chanteur (Serge) : « *Constant dans l'inconstance* », allusion à l'ouvrage *Adolphe* de Benjamin Constant, un des romans de chevet de Serge Gainsbourg. Mais aussi, d'après Constance Meyer, jeune confidente alors du chanteur, un clin d'œil à leur relation : « *J'étais chez lui. Il a mis la chanson et il m'a fixée de son regard perçant au moment où est arrivé le refrain qui parlait de moi* *Constant dans l'inconstance* ". Il n'a pas dit un mot. C'était sa façon à lui de me faire comprendre que c'était pour moi. Il était très pudique. Ensuite, on n'en a pas vraiment parlé. Sauf que dès je lui téléphonais, il me disait : "C'est Constant dans l'inconstance". »

PAGES SUIVANTES :
1^{ER} JANVIER 1986,
AVEC BAMBOU.
LEUR FILS, LULU, EST
NÉ LE 5 JANVIER 1986.

SOUS L'ŒIL DE PIERRE
TERRASSON. LORS
D'UNE SÉANCE,
GAINSBORG DONNA
10 000 FRANCS À
L'ASSISTANT DU
PHOTOGRAPHE :
"VA TE FAIRE REFAIRE
LES DENTS." CE
QU'IL FIT APRÈS
AVOIR HÉSITÉ À
DÉPOSER LE CHÉQUE
(LA SIGNATURE DE
GAINSBORG VALAIT
DE L'OR).





DISCOGRAPHIE

HISTOIRE DE MELODY NELSON

33-tours LP 30 cm (Philips 6325 071) paru le 24 mars 1971

Melody / Ballade de Melody Nelson (musique : Jean-Claude Vannier) / *Valse de Melody / Ah ! Melody* (musique : Jean-Claude Vannier) / *L'hôtel particulier / En Melody* (musique : Jean-Claude Vannier et Serge Gainsbourg) / *Cargo culte*

Enregistré en avril 1970 au studio Philips Marble Arch, Londres. Cordes enregistrées en mai 1970 au studio des Dames, Paris. Voix enregistrées en janvier 1971 au studio des Dames, Paris. Mixage réalisé en février 1971 au studio des Dames, Paris.

Production : Jean-Claude Desmarty.

Arrangements et direction d'orchestre : Jean-Claude Vannier.

VU DE L'EXTÉRIEUR

33-tours LP 30 cm (Philips 6499 731) paru le 16 novembre 1973

Je suis venu te dire que je m'en vais / Vu de l'extérieur / Panpan cucul / Par hasard et pas rasé / Des vents des pets et des pous / Titi caca / Pamela popo / La poupée qui fait / L'hippopodame / Sensuelle et sans suite / Les papiers qui collent aux bonbons (inédit regroupé depuis en CD)

Enregistré en mars 1973 au studio Phonogram, Londres. Enregistrements des voix, percussions et mixage en mai et en septembre 1973 au studio des Dames, Paris.

Production : Alain Hortu.

ROCK AROUND THE BUNKER

33-tours LP 30 cm (Philips 6325 195) paru le 8 janvier 1975

Nazi rock / Tata teutonne / J'entends des voix off / Eva / Smoke gets in your eyes (paroles : Otto Harbach ; musique : Jerome Kern) / *Zig zig avec toi / Est-ce est-ce si bon ? / Yellow star / Rock around the bunker / SS in Uruguay*

Enregistré en novembre et en décembre 1974 au studio Phonogram, Londres.

L'HOMME À TÊTE DE CHOU

33-tours LP 30 cm (Philips 9101 097) paru le 18 novembre 1976

L'homme à tête de chou / Chez Max coiffeur pour hommes / Marilou reggae / Transit à Marilou / Flash forward / Aéroplanes / Premiers symptômes / Ma lou Marilou / Variations sur Marilou / Meurtre à l'extincteur / Marilou sous la neige / Lunatic asylum

Enregistré en août 1976 au studio Phonogram, Londres. Mixé en septembre 1976 au studio des Dames, Paris.

Réalisation : Philippe Lerichomme.

AUX ARMES ET CÆTERA

33-tours LP 30 cm (Philips 9101 218) paru le 13 mars 1979

Javanaise remake / Aux armes et cætera (paroles : Rouget de Lisle) / *Les locataires / Des laids des laids / Brigade des stup / Vieille canaille* (You rascal you, paroles et musique : Sam Theard ; adaptation : Jacques Plante) / *Lola rastaquouère / Relax baby be cool / Daisy Temple / Eau et gaz à tous les étages / Pas long feu / Marilou reggae dub / Planteur punch* (inédit regroupé en CD) / *Je ne t'aime plus moi aussi* (instrumental, inédit regroupé en CD)

Enregistré en janvier 1979 au Dynamic Sounds Studio, Kingston

Réalisation : Philippe Lerichomme.

MAUVAISES NOUVELLES DES ÉTOILES

33-tours LP 30 cm (Philips 6313 270) paru le 17 novembre 1981

Overseas telegram / Ecce homo / Mickey maousse / Juif et dieu / Shush shush Charlotte / Toi mourir / La Nostalgie camarade / Bana basadi balalo / Evguénie Sokolov (instrumental) / *Negusa nagast / Strike / Bad news from the stars* (instrumental)

Enregistré en septembre 1981 à Compass Point Studios, Nassau

Réalisation : Philippe Lerichomme.



SERGE GAINSBORG,
RUE DE VERNEUIL,
PRÈS DE LA
SCULPTURE
L'ÉCORCHE





DOUZE IMAGES PAR
SECONDE : LE STYLE
GAINSBARRE.

CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES

Les éditeurs tiennent à remercier les sources suivantes pour leur aimable autorisation de reproduire les photographies de ce livre

Alamy Images /Mirrorpix: 29

Corbis : /Frédéric Huijbregts : 163, /Hulton-Deutsch Collection: 24-25, /Jean-Luc Buro/Kipa : 167, /Eric Fougère/Kipa : 138, /Jerome Prebois/Kipa : 182-183, /James Andanson/Sygma : 45, /Patrick Camboulive/Sygma : 142, /Marie Clenn/Sygma : 140-141, 159, /Gabrielle Crawford/Sygma : 22, /Alain Dean/Sygma : 51, 27, 39, /Tony Frank/Sygma : 4, 11, 14-15, 43, 63-63, 75, 81, 83, 89, 91, 100-1, 117, 122, 126, 169, 170-171, /Georges Pierre/Sygma : 54-55, 165, /Leonard de Raemy/Sygma : 40, /Patrice Saguet/Sygma : 97, /Christian Simonpietri/Sygma : 161

Getty Images : 60, /Gammo-Rapho : 8, 33

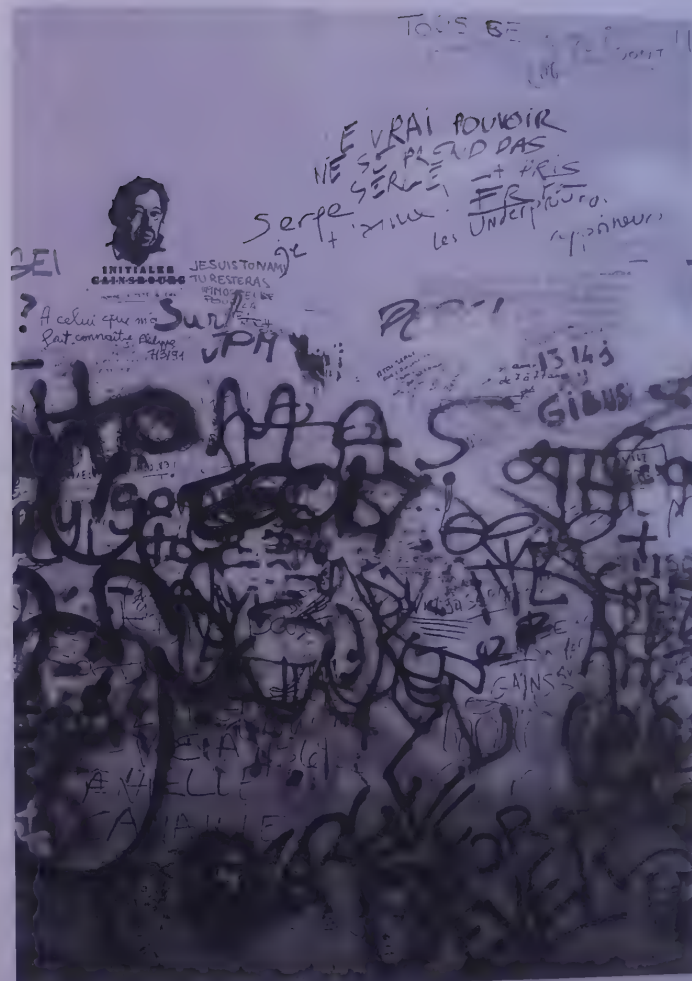
Jean-Louis Rancurel : 7, 92, 94

Rex Features : /Evening News: 59, /Sipa Press : 53, 67, 71, 115

Pierre Terrasson : 5b, 57-58, 87, 105, 121, 124, 129, 135, 151, 157, 173, 177, 178-179, 187, 189, 190-191, 192

Tous les efforts ont été faits pour rechercher les sources et/ou ayants droit de chacune des illustrations contenues dans ce livre. Toutefois, l'éditeur tient à s'excuser pour toute erreur ou omission qui aurait pu se glisser dans les crédits photographiques, qu'il s'efforcera de rectifier lors des futures éditions

LE MUR DU 5 BIS
DE LA RUE DE
VERNEUIL, À PARIS.
"LIVRE D'OR",
À LA MÉMOIRE
DU CHANTEUR.





LE 5 BIS, RUE DE VERNEUIL. AU GRAND
DÉSespoir DU VOISINAGE, LA FAÇADE
EXTÉRIEURE SERT DE LIVRE D'OR À LA
MÉMOIRE DE SERGE GAINSBORG.

PAGE SUIVANTE :
JEANS ET CHEMISE
EN JEANS : SERGE
GAINSBARRE.





Qui se cache derrière le singe en peluche de l'album *Histoire de Melody Nelson* ? Que s'est-il passé la veille de l'enregistrement de *Aux armes et cætera* ? Qui pleure dans *Je suis venu te dire que je m'en vais* ?

L'album *Histoire de Melody Nelson* marque un tournant dans l'œuvre de Serge Gainsbourg : c'est le moment où il décide de devenir le centre de son œuvre. Il affine son personnage d'interprète, plus tombeur, buveur, noceur, fumeur, dandy que jamais. Se réinventant jusqu'à la caricature, s'il ne dit rien de lui dans ses chansons, c'est entre les lignes qu'il en révèle beaucoup...

À partir de documents personnels, d'interviews exclusives et d'anecdotes saisies au vol, Ludovic Perrin analyse les chansons (inspiration, écriture, composition, enregistrement...) d'un artiste dont les éclats de rire abritaient des éclats de dire. C'est aussi toute une époque qui se lit et s'écrit derrière l'histoire de ces chansons et de leur réception par le public, pour le plus grand bonheur des amoureux de la chanson française.

Ludovic Perrin est journaliste et écrit sur la musique. Il a travaillé pour VSD, Télérama, GQ et Citizen K International. Durant dix ans, il a été responsable de la rubrique chanson pour Libération. Il a écrit plusieurs biographies sur des artistes français de l'ancienne et de la nouvelle génération.

Dans la même collection :



Photographie de couverture :
Pierre Terrasson

ISBN: 978-2-258-09413-0

12,90 €



9 782258 094130

www.horscollection.com